

ANNE ARCHET

LAMBEAUX DE CHAIR



FRAGMENTS ÉROTIQUES

Anne Archet

Lambeaux de chair

Fragments érotiques

et autres très courts textes

épars et scabreux

exhumés

de mes

tiroirs

Version 1.6

Décembre 2013

Lisez les textes d'Anne Archet au <http://archet.net>

Illustration de la couverture : *Klunk Garden*, installation du collectif
Gelitin

Anti© Anne Archet 2013. Utilisez comme bon vous semble, signez mes textes de votre nom si ça vous chante, mais si vous faites du fric en les vendant, attendez-vous à ce que je vienne un jour me servir dans votre frigo, porter vos fringues et squatter votre demeure. Mort à la propriété !

Le cul bien calé dans le fauteuil, je me taquine le clito en observant leurs ébats. Elles se caressent mutuellement, tendrement. Espérons que ça ne se terminera pas avec du sang, des lambeaux de chair, du cartilage.



Elle s'est endormie dans mes bras. J'ai commencé par la branler très doucement et de mille manières, pour ensuite lui mettre un doigt, puis deux. J'ai joui sur sa cuisse en blottissant mon nez dans son cou, nos doigts poisseux entrelacés. Demain, je la renvoie à son mari.



J'aime t'entendre revenir auprès de moi après avoir passé une longue nuit à t'attendre. Au seul bruit de tes pas, je sais que tu es belle.



Pour son anniversaire, elle veut que je lui offre des bijoux. Mais pas n'importe lesquels : « des bijoux cruels, qui font mal », m'a-t-elle spécifié.



Le paradis ne serait-il qu'une fente ?



Je portais ce soir-là une robe au décolleté plongeant et nichée entre mes seins, une perle en pendentif comme une goutte de sperme congelée. « Alors ? Quelle est ma surprise ? » lui demandais-je, fébrile, alors que douze inconnus m'attendaient dans la pièce d'à côté.



Je l'ai surprise dans ma chambre ; le contenu de mon sac gisait sur le sol et elle lisait mon carnet, assise sur le lit. « Quel prénom utilises-tu quand tu écris à mon sujet ? » me demanda-t-elle, perplexe. « Je les utilise tous. Il y a un prénom pour chaque trait de ta personnalité », lui répondis-je, menteuse.



Elle se plaint de sa nouvelle chef d'équipe. « C'est une truie ; ça se voit à la forme que prend sa bouche quand elle parle... », me dit-elle en joignant le geste à la parole.



Il aimait me voir corriger mes copies harnachée comme une bête de cirque : bustier horriblement serré, collier de cuir, et cet appareil diabolique qui maintient la bouche grande ouverte et qui me faisait baver, baver jusqu'à ce que ça coule sur ma gorge, sur mon ventre et jusqu'à mon sexe où étaient habituellement logées de trop grosses boules de geisha. Il appelait ça la « position de la correctrice corrigée » et aucun étudiant ne s'en est plaint.



Elle était assise sagement sur le divan de ma mère. Après l'avoir embrassée dans le cou, après avoir un peu mordillé le lobe de son oreille droite, je m'agenouillai devant elle. Ses longues jambes fluorescentes s'entrouvrirent et je vis quelques poils follets s'échapper de sa culotte blanche comme la vie la mort. Sans vraiment savoir si c'était ce qu'il fallait faire, je déposai un baiser à l'intérieur de sa cuisse, puis sur le coton, pour voir sa réaction.



Lorsque j'ouvris les yeux, elle se relevait d'entre mes cuisses en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Je voulais simplement vérifier si tu n'étais pas morte...



Rêve étrange. Je suis sur la scène d'un théâtre qui ressemble à celui où ma mère m'amenait quand j'étais petite pour voir des pièces pour enfant. Je suis vêtue d'une petite robe noire toute simple, de ce genre de celles que je m'achetais quand j'étais encore mariée avec elle. Un homme se présente, habillé comme un Monsieur Loyal de cirque. Il explique au public (que je ne vois pas) le déroulement du spectacle; tous pourront, chacun à son tour, me demander de faire à peu près n'importe quoi – les sucer, les branler, les laisser me cracher dessus, pisser ou éjaculer sur moi, ou par terre et me demander de lécher. Il est toutefois interdit de me toucher, sous peine de mourir foudroyé, calciné, dans les convulsions atroces.

Le premier participant qui monte sur la scène est la papesse du jeu de tarot. Elle demande à ce que je sois clouée sur la table où l'on servira le dîner. Je me réveille et constate que mon chat a fait tomber la photo de ma mère par terre.



En entrant dans la pièce, je l'ai trouvée ligotée pattes en l'air comme un insecte pitoyable, bâillonnée, le regard suppliant. « Vibre, ô ma sœur » lui dis-je après avoir changé les piles.



De retour de voyage, je l'ai surprise, hier soir, en train de se mordre l'avant-bras, yeux fermés, absente.



Pubis osseux, renflé – la marque de l'élastique de la culotte. C'est le paysage que je contemple en sombrant lentement dans le sommeil.



Assise ce midi sur les marches de l'escalier du collège pour prendre un peu d'air. Sur le trottoir, quelques pages arrachées d'une revue pornographique qui baignent à moitié dans une flaque d'eau, dont une photo en très gros plan d'une baveuse fellation. Je mastique mon sandwich en comptant les passants qui ralentissent le pas, les yeux rivés sur le sol.



Elle est couchée sur le ventre, sur mon lit, me lisant à voix haute les Chansons de Bilitis. Son caraco remonté dénude le bas de son dos. Je peux voir ainsi la pente douce menant à ses reins, plantée de millions de poils fins, presque invisibles, infiniment précieux.



Invitée hier chez une dame pour qui j'ai fait du babysitting il y a quelques années. Sa fille, que j'ai connue alors qu'elle avait encore la couche aux fesses, a maintenant treize ans et semble si précoce qu'elle donne des maux de tête à ses parents.

— Ça ne doit pas être facile de vivre dans la crainte du sida et des grossesses indésirées... avançais-je prudemment.

— Non, répondit sa mère. Elle, c'est... comment dire... les objets. Tous les objets.

Rêveuse, je laissai mon regard parcourir la pièce, s'arrêtant sur chaque bibelot en le considérant sous un angle inédit.



Il m'arrive souvent de rêver d'une verge seule, détachée d'un corps masculin, flottant dans l'air et qui enfle dans ma bouche, tandis que ma langue se love tout autour et l'enserme; elle se tend lentement, ma gorge se serre convulsivement sur ce gland gonflé de sève et le masse doucement. Plus tard, je déguste particulièrement la dernière goutte que je soutire en exerçant une tendre pression tout le long de la hampe, tandis que ma langue serre doucement le gland sur mon palais.



Après quelques mois, je ne l'embrassais et ne la caressais plus qu'en public, pour faire monter en elle le désir, ce désir fou qui la faisait sortir d'elle-même. Elle devenait si excitée qu'elle jouissait dès que nous nous retrouvions seules, parfois si pressée qu'elle me demandait de la branler dans la voiture ou dans l'ascenseur que je bloquais entre deux étages.

Et puis nous nous sommes quittées.

Je l'ai revue samedi dernier dans sa loge, une fois la pièce terminée. Elle m'a raconté brièvement ce qu'elle devenait depuis sept ans, puis me dit, en écartant les cuisses : « Il m'arrive d'avoir peur que l'odeur atteigne les premiers rangs... »



Nous forniquions crapuleusement dans une chambre kitsch et romantique d'une petite auberge de campagne. Pénombre et bougies, corps enlacés, odeur de transpiration, de cyprine, de fauve. Les draps sont arrachés, froissés, tachés. Vers six heures, alors que je sombre finalement dans le sommeil, elle s'inquiète subitement :

— Qui fait le ménage, après ? La patronne ou sa fille ?



Une jeune mère, assise sur le banc du parc où s’amuse ma progéniture. Ses lèvres sont entrouvertes, sa robe petite, bleu pâle, légère et translucide, son sillon mammaire est aussi profond que son regard, de cette profondeur vertigineuse qui ne peut être que celle du grand vide de l’existence... et surtout, une de ces mèches folâtres est prise dans la bride du soutien-gorge. Comment ne pas être amoureuse ?



A partir d'un certain seuil de chaleur et d'humidité, tout ce que je vois devient pornographique.



Canicule. Des gémissements dans la nuit : femme qui miaule ou chat qui jouit ?



Assise sur le guidon du vélo, elle fait dos au jeune homme en nage qui pédale. Elle porte une jupe courte de coton blanc et écarte les cuisses. On se rafraîchit comme on peut, dans le Vieux Hull.



Sur le trottoir, parmi les ordures et les poubelles, un matelas très souillé, signe d’une vie remplie de plaisirs – ou d’une mort particulièrement glauque.



Elle attend toute l’année les grandes chaleurs pour aller, comme une chatte de ruelle, rôder dans les chantiers et se «faire mettre» (c’est l’expression qu’elle utilise) par les ouvriers. «Les vacances de la construction me font l’effet d’une douche froide», de dit-elle, le front constellé de gouttes de sueur.



Ce ne sont pas tant les individus qui m'intéressent – je veux dire, qui m'excitent sexuellement –, mais plutôt les situations, les agencements.



Elle repousse le drap en se plaignant qu'il fait trop chaud. Ce faisant, un parfum de chlore, de *Coppertone* et de poissonnerie vient chatouiller mes narines – la quintessence de l'été.



Elle se prénomme Violaine et se situe quelque part à la conjonction de « viol » et de « vilaine ».



« Un corps mat et doux qui serait pourvu à la fois d'un sourire franc et d'une belle bite. Rien d'autre: pour ce qui est du reste, je peux m'arranger toute seule. »



À peine vêtues, elles sont assises sur le trottoir en face du dépanneur et dégustent un Mister Freeze. Je ne leur donne pas plus de vingt ans.

— Les blancs sont les meilleurs. On dirait de la dèche de bonhomme carnaval!

— T'es nounoune.

— Quand j'étais jeune et innocente, la seule idée d'avoir du sperme dans la bouche suffisait à me donner envie de vomir. Maintenant, le goût me vient en bouche dès qu'une pensée cochonne me traverse

l'esprit et ça m'excite à mort. Je pense que je deviens vieille.

— Je dirais plutôt que tu deviens salope.

— Une vieille salope, alors.



Je lui envoie un texto.

Il faut battre ma chatte pendant qu'elle est chaude. Prends ton vélo et viens me rejoindre. Mes fesses sont moites – de chaleur, de sueur, du sperme de celui qui t'a précédé.



Il fait trop chaud pour des étreintes énergiques et passionnées. Paresseuse, je lui lèche l'oreille tout en le masturbant, tandis qu'il pétrit mes fesses, puis mes seins. Son plaisir est rapide, vif et si exténuant qu'on le croirait en pleine crise d'asthme.

Maintenant que j'y pense, je crois que c'est vraiment une crise d'asthme. Merde.



Le voisin d'en face est probablement le seul sur ma rue qui a la clim et je crois que ça le rend autiste, isolé du monde extérieur qui souffre de la chaleur. J'en veux pour preuve sa tendance à se balader à poil devant ses fenêtres, la pine dressée à la main, comme s'il était le dernier survivant de l'apocalypse caniculaire.



Elle aime bien fouiner dans les sex-shops et ostensiblement se renseigner sur les godemichets les plus incroyables, leurs tailles, leurs formes, leurs couleurs, leurs fonctions. À la fin, elle demande toujours

au commis – qu'il soit un homme ou une femme – s'il a personnellement testé tous ses engins. S'il ose répondre par la négative, elle claque la porte en maugréant contre la piètre qualité du service, pour ensuite se tordre de rire sur le trottoir.



À la table d'à côté, deux dames d'un certain âge sirotent un thé depuis une bonne demi-heure.

— Nous ne sommes pas très compatibles physiquement, Robert et moi. Depuis le premier jour que je le trouve trop large, mais ça ne m'a pas empêchée de le marier.

— Large, c'est un anglicisme. Tu veux dire trop gros, lui répond sa copine.

La dame sourit malicieusement en écartant le pouce et l'index d'à peu près quatre centimètres, puis répond

— Non, je veux vraiment dire « trop large ».



Elle voulait me lécher à travers mes collants. J'ai accepté, mais à condition que ce soit elle qui, pour une fois, les lave... avec le reste de ma lingerie fine qui encombre depuis trop longtemps le panier à lessive.

Quelques heures plus tard, je l'entends maugréer au-dessus du lavabo et maudire son goût immodéré de la dentelle, des rubans, de la fanfreluche et des colifichets.



Les jours sont chauds et les nuits presque glaciales. Je me suis donc résignée à préparer mon potager pour l'hiver, arrachant les quelques plants de tomates qui résistaient encore vaillamment sur leur tuteur.

Une légère pluie avait humecté le jardin en matinée, rendant la terre grasse, malléable, douce au toucher. Elle me regardait travailler depuis quelques minutes; elle vint m'embrasser dans le cou et me chuchota à l'oreille : « La terre est féminine. Jamais elle n'est plus belle que lorsqu'elle est mouillée. »



Elle se leva et ramassa la camisole blanche de coton qui reposait, en boule, sur le tapis près du lit. Elle fit passer sa tête, puis ses bras, et enfin tira le vêtement jusqu'à son ventre.

— Tu vas vraiment porter ça ? lui demandai-je, inquiète.

— Pourquoi pas ? me répondit-elle nonchalamment.

— Non seulement c'est froissé, mais il y a une tache de... jus.

— Tiens tiens... dit-elle en tirant malicieusement la langue pour deviner à son goût l'origine de sa souillure.



Invitée à dîner chez un couple d'amis, je finis par comprendre en fin de soirée que ce n'était qu'un stratagème pour me prier d'initier madame aux joies du triolisme. Malheureusement pour eux, j'avais trop bu, j'avais mal à la tête et j'étais d'humeur massacrate. Étant polie et bien élevée, je leur offris plutôt de rester sagement assise près de leur lit et d'être spectatrice de leurs ébats.

Je les regardai donc s'accoupler d'abord avec timidité, ensuite avec vigueur. Elle le chevauchait, trempée de sueur... et moi, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer les mouvements de ses organes – son utérus, sa vessie, son estomac, son foie, ses intestins – triturés dans la cavalcade. Tout cela se termina en orgasme pour eux et en vomissements pour moi.



Arrivée au sommet, je grimpai sur le plus gros rocher et restai debout, sur la pointe des pieds, le nez en l'air et les bras étirés vers le ciel.

Je fermai les yeux et laissai le vent caresser mon visage pour essayer, une fois de plus, de cesser de penser au sexe.



Je sais que je bouleverse ses habitudes de célibataire même si elle m'assure du contraire. Par exemple, elle a collé des *post-it* sur le mur de sa chambre, sur son frigo, sur la porte de sa douche: « Je ne suis pas seule », « Mettre linge sale dans panier », « Ne pas boire directement dans la cruche ». Reste à savoir si ces messages s'adressent à elle ou à moi...



Elle a de très longs cils et les commissures de ses lèvres sont fendillées.



Chaque soir depuis une semaine, c'est le même manège. Elle commence par me lécher longuement, jusqu'à ce que mes cuisses se mettent à trembler. Puis, souriante, elle me branle profondément avec le majeur et l'annulaire... pour m'abandonner au moment crucial. Au bord du précipice, littéralement à deux doigts de la déchirure, elle fait alors de moi tout ce qu'elle veut.



Nous étions couchés, pantelants, en cuillères. Le silence était à couper au couteau. Je sentis alors quelque chose de doux, quelque

chose de chaud, quelque chose de bien dur s'immiscer entre mes cuisses. « *Fork me, fork me good* » lui susurrai-je en glissant ma main dans ses cheveux, derrière ma nuque.



Devant ma psyché, elle faisait sa poupée Barbie avec innocence feinte, une sorte de douce colère, et joignait à ses gestes une parole tranchante comme le fil d'un rasoir.

— Tu veux que je relève ma jupe ? C'est de la dentelle que tu veux ? Des rubans de soie ? Une petite culotte humide ? Inutile de nier, je te connais... tu veux que j'ouvre un peu les jambes... un peu plus ?

Tout cela sans même se donner la peine de me regarder, tout absorbée qu'elle était par le plaisir narcissique de se séduire elle-même, jusqu'à l'ultime frisson.



Elle est nue, au lit, couchée sur le ventre, une jambe pendante hors du matelas et le sommeil aussi léger que les draps qui ne lui couvrent que le dos. Le réveil gît par terre, sans piles, avec ses vêtements, ses magazines, des bouteilles vides. Les stores n'arrivent plus à bloquer le soleil de midi.

Le chat qui dormait près d'elle s'éveille, s'étire, puis renifle les draps. Il tend la langue et lèche l'intérieur de sa cuisse.

La chaleur est étouffante. Le ventilateur, sur la commode, n'est pas branché.

Je serai à la maison d'une minute à l'autre.



Le bar est fermé, tout est sombre et je suis saoule, attachée sur une

chaise.

Elle est sur une table, couchée sur le dos, la tête qui pend dans le vide. Un homme qui porte un pantalon beige un peu trop grand pour lui va et vient dans sa bouche, lourd, régulier. Il. Un autre fait vriller sa langue sur son sexe de nacre, lisse et vulnérable. Je regarde s'agiter ses seins lourds, qui contrastent tant avec son ventre creux, ses côtes proéminentes et ses hanches osseuses. Sa lèvre inférieure est fendue, il y a du sang sur sa bouche et son menton, rien de grave – du moins, pour l'instant.

J'ai mal derrière la tête et le con irrité. Mes liens sont si lâches que je pourrais m'en défaire sans effort, mais je joue le jeu et fais semblant d'être à la merci des deux ou trois autres hommes se tiennent dans l'ombre. Tout est calme, il fait très chaud, le plancher craque.

Tout ça nous fera de beaux souvenirs à se raconter lorsque nous serons vieilles – si bien sûr je me rappelle encore de tout cela demain matin.



Ma copine France-qu'est-Française m'a traité de pouf parce que j'ai sauté dans l'avion uniquement pour aller me faire sauter à L.A., uniquement pour que tu me foutes sur ton canapé.

Mais je m'en fous, même si maintenant je sais qu'elle ne me traitait pas de pièce de mobilier.



D'abord elle est assise sur un canapé. Elle porte des bas mi-cuisses, une micro-jupe à motif écossais et une blouse blanche si petite qu'elle arrive à peine à contenir ses seins. On lui demande les questions habituelles, son nom, son âge, ses préférences sexuelles, mais les réponses importent peu; ce n'est qu'un prétexte pour la zieuter à loisir.

Entre un homme – un porteur de bite serait plus exact. Ils s’embrassent, ils se déshabillent mutuellement, puis ils passent tous deux aux choses sérieuses. Elle le branle, puis elle le suce tandis qu’il lui caresse le dos et lui gratte la tête. Après quelques minutes, il la branle de diverses manières tandis qu’elle lui suce les doigts. Il lui lèche un peu le con, pour la forme, mais ne s’attarde pas trop longtemps. Ils baisent ensuite, lui sur elle; elle se branle en même temps. Il se retire, elle le suce. Ils baisent de nouveau, en changeant de position – elle sur lui, puis sur le côté, puis debout contre le divan. Il lui malaxe durement les seins. Elle crie continuellement de façon un peu empruntée. Il la pousse de côté, elle s’agenouille devant lui, il lui éjacule sur le visage. Elle le branle encore un peu.

Fondu au noir. La scène suivante est rigoureusement la même, mais avec une autre fille et un autre porteur de bite – tel est le rocher de Sisyphe de la pornographie.



Petit matin : je l’entends dire qu’elle cherche une laisse. Émergeant péniblement du sommeil, je finis par me souvenir qu’elle n’a pas de chien.



Au lit, absorbée par sa lecture, elle a la gentillesse de me prêter sa cuisse pour que je m’y frotte et jouisse sans trop l’interrompre.



On peut lire sur la camionnette garée devant chez moi : « Robert Guay, Ramonage ». Qu’est-ce que les voisins vont dire ?



Je me réveille sans culotte avec une tache humide sous les fesses.

Moralité : ne jamais s'endormir sur la moquette lors d'une orgie.



Elle me rejoint au lit parée de ses plus belles dentelles, comme un cadeau d'anniversaire trop joli pour être déballé.



Dimanche pluvieux, je me branle toute la journée, à m'en donner mal à la main – quel médecin me signera aujourd'hui un billet d'absence ?



Elle lèche mon cahier, effaçant petit à petit de sa salive, tout ce que j'avais écrit, puis offre à mon sexe un petit bout de langue bleue.



Le petit truc de métal est encore tombé derrière la tête du lit et elle est par terre, sur le plancher, le bras coincé contre le mur, essayant de l'attraper. Il ne lui manque qu'un millimètre, que le quart d'une poussière, alors elle s'étire, soupire, s'impatiente et commence à jurer. Elle est évidemment nue comme au premier jour. Je devrais évidemment lui donner un coup de main, mais j'ai beaucoup trop de plaisir.



Jamais dans ma vie aurais-je cueilli de l'ortie si je n'avais pas fait la connaissance de ton postérieur rond et blanc comme le lait.



Je dessinai les coupes de boucherie sur mon corps nu – paleron,

macreuse, entrecôte, bavette, rond de cuisse, gîte à la noix – en espérant ainsi encourager l’anthropophagie chez mes convives.



Corrigée, parfois ; incorrigible, toujours.



Quand j’étais petite, je croyais que l’expression « faire son devoir conjugal » signifiait écrire des verbes dans un cahier à la demande de sa maîtresse. Maintenant que je suis grande, je sais que ça veut dire se branler en lisant le Bescherelle.



Elle me dit : « C’est ma première fois avec une femme », puis m’explique qu’elle préfère se déshabiller complètement – elle craint de froisser, de salir ses vêtements.



Elle me lécha pendant un moment, avec application, s’arrêtant plusieurs fois pour voir si je changeais de couleur, en ayant l’air de se demander combien de coups de langue il fallait pour se rendre au centre.



Cette galanterie qui pousse les hommes à nous laisser passer devant n’a été inventée que pour zieuter nos fesses.



Pour me plaire, torse nu, elle écrase ses petits seins contre la vitre de la fenêtre, sans se soucier des passants.



Elle n'a visiblement pas l'habitude d'être en jupe. Comme elle se tient mal, mon Dieu, comme elle se tient bien mal...



Dans le Faculty lounge du département d'histoire, je prends le thé avec une copine qui vient d'être nommée à une tenure track position.

— Au coin de Bloor et de Queen's Park, j'ai vu un pavillon qui porte une curieuse inscription : « Faculty of Household Sciences »... lui dis-je en déposant ma tasse.

— L'édifice abrite aujourd'hui les bureaux de l'ombudsman de l'Ontario, me répond-elle. Au début du xx^e siècle, presque toutes les étudiantes de l'University of Toronto y étaient inscrites ; en plus d'apprendre la cuisine, la couture et l'éducation des enfants, elles y venaient pour rencontrer un bon parti sur le campus.

— Des temps heureusement révolus ! dis-je sur le ton de l'évidence.

Silencieuse, elle regarde la fenêtre d'un air mélancolique, puis soupire :

— J'ai étudié jusqu'à l'âge de trente ans. Je suis célibataire, sans enfants, je suis locataire, je n'ai pas de bagnole et je viens tout juste de me trouver du boulot. Ma vie sentimentale est un désert: tous mes collègues sont soit des femmes, soit des fossiles en fin de carrière. Si c'est ça le progrès...

— Je peux savoir qu'est-ce que tu proposes comme solution ? lui dis-je, agacée.

— C'est pourtant simple: il faut ré-ouvrir la faculté des sciences ménagères et n'y admettre que des hommes, murmure-t-elle, rêveuse.



Ma relation avec elle est si perverse et amoral que nous ne vivons pas dans le péché, mais bien dans le défaut.



Le soir, insomniaque, elle me branle délicatement. Le matin, elle se plaint d'avoir sommeil, mais me branle énergiquement.



J'éprouve une telle jouissance quand elle me donne un lavement en me masturbant... Après restitution, il est d'usage qu'elle me sodomise longuement avec un gode. Après que j'ai hurlé à la lune, il me faut finalement la remercier avec des baisers vulgaires. Mais je suis une bonne élève : je goûte sa mouille autant que ses paroles, lorsqu'elle jouit dans ma bouche.



Elle laisse de sa bouche presque close couler épais filet de salive. Je tends la main, lèche ma paume. Le sperme est quand même plus photogénique.



La perversité rigolarde d'une délicieuse petite souillon me séduit toujours. Jusqu'à ce que j'aie le malheur de vivre dans sa soue.



La nuit porte conseil. L'anus, porte qu'on scelle.



Elle me lèche, passant de mon con à mon cul, en alternance. Après dix minutes de ce manège, elle m'annonce qu'elle me quitte pour un homme.



Peu m'importe si on me branle maladroitement, en autant qu'on ait la délicatesse de terminer ce qu'on a entrepris.



Sa façon de manger m'insupporte. J'arrive toutefois à tolérer la manière dont elle glisse sa langue dans ma fente.



Chaque nuit je m'endors les cuisses poisseuses, la main dans sa culotte – jamais l'inverse.



Splendide nymphette dans la rue qui parle toute seule. Quand je la croise, elle marmonne : « mes poils de chatte ». Elle a l'air très contente.



Dans l'autobus, serrée contre cette affolante petite brune tout de cuir vêtue malgré la canicule, en sueur, comme des fauves en cage.



Rencontrai dans la rue un ami d'enfance que j'avais perdu de vue depuis son mariage avec la fille du député. Après m'avoir raconté leurs tentatives infructueuses de devenir parents, il me fit la bise en me disant :

— Je dois y aller... je ne peux la laisser attachée trop longtemps.



— Voilà... ça y est. Et maintenant ?

— Et maintenant, tu me racontes, comme promis, me dit-elle en souriant sous le masque noir qui bandait ses yeux. Je veux que tu me racontes une horreur comme toi seule as le secret, une histoire avec notre voisine Lucie. Oh ! Oui... comme ça... ta langue, juste ici... Raconte-moi comment Lucie lècherait ma fente pendant des heures, jusqu'à ce que je la supplie de me... Oh ! Attends, je vais...

Elle arqua le dos en inspirant profondément, puis repris :

— Allez, tu as promis. Raconte-moi comment elle caresserait mes seins... c'est ça, avec tes... et comment je passerais longuement mes doigts dans sa longue chevelure pendant qu'elle me... mais... ce ne sont pas tes chev... qu'est-ce que ?

Elle retira brusquement le masque, cligna un peu les yeux puis sursauta en voyant sa voisine, la mine réjouie, essuyer son menton du revers de sa main.

— Je suis désolée, lui dis-je en me retirant doucement de la chambre. Je manque cruellement d'inspiration en ce moment.



Entrevue annuelle de rendement. Tout allait merveilleusement bien jusqu'à ce que la peau de son prépuce se coince sur mon appareil dentaire.



La coquine a tout pour plaire: seins menus, croupe ferme – mais le flot de paroles qu'elle déverse lorsque je la lèche me donne la migraine.



Impossible avec un job de se mettre chaque jour en retard pour suivre une jolie fille dans la rue. Je ne suis pas faite pour travailler.



Métro particulièrement bondé. Ce jeune homme plaqué tout contre moi, son sexe contre mes fesses. Il n'ose pas bouger – moi si.



À la table d'à côté, des amoureux et leurs baisers répétés, mous, sonores, comme une mauvaise ponctuation dans une carte de souhaits Hallmark.



Elle est petite, grasse, mal attifée, quelconque... mais si insolente que mon corps entier chavire de désir.



Il tripotait – non, branlait – son levier de vitesse de façon obscène et têtue. Moi qui croyais que les taxis avaient tous une transmission automatique...



Elle me branle à travers le pantalon. Puis elle s'en va, après avoir murmuré quelque chose comme « on recommencera » ou « c'est la dernière fois ».



Elle est plutôt laide mais parvenir à la convaincre du contraire m'a

permis d'obtenir bien des satisfactions.



Chaque soir (ou presque) il éjaculait sur mes fesses quant je somnolais devant la télé. La vie conjugale est une agréable routine.



J'aime bien le sperme, sa texture, son odeur. C'est très excitant. Ce qui me dégoûte, c'est imaginer tous ces spermatozoïdes grouillants...



Il renifle son parapluie fermé et fait une grimace. Où a-t-il bien pu le fourrer pour obtenir une telle odeur ?



Je sais que je suis amoureuse quand j'ai envie de fourrer la langue dans sa bouche, de la couvrir de salive, de la cochonner.



Quand tu partiras, il n'y aura plus de lumière. Tu seras invisible. J'aurai perdu la vue. On m'aura crevé les yeux.



Elle sait que je la regarde, mais fais mine de l'ignorer. Elle fait avec sa bouche des choses... intéressantes.



Dans le sommeil son visage se relâche, perd ce masque diurne d'affabilité et devient d'une inquiétante franchise.



La nuit n'est pas un moment. C'est une entité, un être avec ses propres désirs, sa propre respiration. Sa propre logique.



Elle ronge ses ongles ou remue ses lèvres, selon ce que lui inspire son iPod.



Pourquoi me demande-t-elle si je l'aime chaque fois que je fais mine de s'intéresser à son entre-cuisse ?



J'ai couché avec elle seulement parce qu'elle avait une tête de première de classe et une poitrine de *porn star*.



Pompon. Le mot est délicieusement ridicule et décrit à merveille la nature profonde de l'objet auquel il se réfère. On a qu'à penser à « pompons » pour se sentir toute douce, toute légère à l'intérieur ; impossible de rester sérieuse et grave lorsqu'on a le pompon au bout de la langue.

Peut-être est-ce un signe de ma nature intrinsèquement volage et frivole, mais j'adore ces grosses touffes soyeuses et sphériques. Je les appréciais particulièrement l'hiver dernier, alors qu'elles ornaient le bout des lacets des bottes des jeunes filles à la mode. Il y a un je-ne-sais-quoi de terriblement sexy avec les pompons : ils attirent le regard vers les bottes, les bottes attirent le regard vers les mollets, les mollets vers les cuisses, les cuisses vers le cul et le cul vers l'anatomie complète de la charmante propriétaire de bottes à pompons.

Je les ai observées tout l'hiver, par la fenêtre du bistro où j'ai brûlé chaque midi mes lèvres avec un café turc. Elles allaient et venaient sur le trottoir, les pompons dansant sur leurs chevilles comme quatre petits minets. La trajectoire de l'œil était toujours la même : bottes, mollets, cuisses, cul. C'était si croquignolet de les voir déambuler ainsi que je me mis à fantasmer chaque soir, seule dans mon lit, sur une femme, la femme, celle qui à elle seule incarnait toutes ces étrangères aux bottes si troublantes.

Je l'imaginai portant ses bottes à pompons et rien d'autre. Elle s'approchait lentement puis grimpait vers moi en faisant gémir le matelas. Levant un talon, puis l'autre, elle s'installait au-dessus de ma tête, de sorte que ses pompons venaient chatouiller mes joues et mes oreilles. Là-haut, je voyais sa chatte, son adorable minou, qu'elle faisait légèrement bâiller en roulant de ses hanches. C'était toujours à ce moment que, dans cette fantaisie masturbatoire, je lui demandais de s'accroupir – ce qu'elle faisait sans se laisser prier.

Apparaissait alors le cinquième pompon.



À la table d'à côté était assis un jeune homme au visage étrangement familier. Pâle, mal rasé, il lança à son camarade en se frottant les tempes : « Tout ce dont je me souviens, c'est qu'il y avait une Chinoise, dans le genre sordide et glauque, en fâcheuse posture. »

Je commençai alors à me rappeler d'où me venaient ma migraine et cette curieuse douleur qui m'assaillait chaque fois que je m'asseyais.



Je ne prends jamais mon temps pour faire quoi que ce soit. C'est le temps qui me prend, brutalement, comme un mauvais amant.



J'ai des pensées érotiques surtout quand je suis seule. En compagnie d'un amant, je me laisse aller à ma pente naturelle et ne pense qu'à des conneries.



Peu écrit cette semaine. Trop de vie, peut-être – trop de vits, sûrement.



Ah! Si les hobbies, les passe-temps et surtout le scrapbooking n'existait pas... L'amour lesbien serait si simple.



Fut un temps où j'avais beaucoup de certitudes sur l'amour, mais rien ne marchait jamais; maintenant je n'en ai plus – et rien ne va non plus.



« Sperme, chaque soir. Faute de quoi je peux m'endormir, prescription du médecin. » Il n'a pas tenu une semaine, le pauvre chéri.



J'aime les femmes très rondes – obèses, même. N'étant pas un homme, je ne sens pas de pression sociale me poussant à en avoir honte.



J'aurais aimé vivre à une époque où lire tranquillement un livre érotique en public cause un scandale.



Elle me lèche en fredonnant « Au clair de la lune » pendant que je lui caresse les cheveux. Je jouis quand la voisine bat le briquet.



Il a acheté du gode-ceinture et me demande de l'enculer. L'expérience est aussi désastreuse que mon coup de rein.



Plus je vieillis, plus je m'ennuie. Ce n'est pas désagréable : je m'attache aux détails, aux anecdotes minuscules, surtout s'ils sont obscènes.



Le sexe est répétitif, monotone. Tout est égal. D'où le plaisir vénéneux de dire oui à tout.



Mon cœur cesse de battre lorsqu'une dame sérieuse et impeccablement mise se met soudainement à mal se tenir.



Orgie nocturne sur la plage : bordel amer.



Ils baisent dans la chambre à côté et je me branle dans la mienne – tous conscients du désir de l'autre, mais évitant de faire le moindre bruit.



Note à moi même : ne plus jamais baiser avec deux hommes si l'un d'entre eux est homophobe.



Je lui souffle à l'oreille, avec une voix de fausse petite fille perverse : « je me suis lubrifié l'anus ».



Elle couchée sur le dos dans son lit et feuillette le *Cosmo*. Je viens chevaucher sa tête, je frotte ma chatte sur son visage, je jouis sur sa bouche, je l'étouffe et lui fais mal. Ça semble lui convenir – elle n'est pas très bavarde. Puis je lui pisse dessus, sur le visage, dans les yeux. Elle regimbe un peu, pour la forme, mais reste totalement soumise, servile : c'est l'influence délétère de la presse féminine.



Embrasser la peau du cou : l'appeau du cul.



Quand il évoque sur un ton lyrique les « émotions pures et intenses de l'adolescence », je sais qu'il parle de ses premières branlettes.



« On voit profond. » (C'est tout ce qu'il trouva à me dire après que j'eus écarté les cuisses pour la première fois devant lui.)



Il me prend énergiquement, à en faire avancer le lit – si bien que j'ai

l'impression que notre copulation fait tourner le monde.



« Tout est dans la posture, dans l'attitude. Même quand tu sucés un chien, tu dois être élégante. »



Les amants ponctuels sont plus difficiles à trouver que les amants fidèles – probablement parce qu'on ne peut feindre la ponctualité.



Vacances : les orteils enfoncés dans le sable, les imaginant fouillant un sexe tiède et complaisant.



Une jeune femme toute de noir vêtue avec à la main une énorme sucette rouge. Pourquoi suis-je si troublée ?



J'aime le mouvement des seins d'une femme lorsqu'elle est à quatre pattes – sauf lorsque cette femme, c'est moi.



Souvent je rêve que dans une forêt obscure ou une ruelle déserte, un homme à la voix d'outre-tombe m'ordonne de me dévêtir et de m'allonger par terre. Le sol comme l'air est froid, dur, terrifiant. Alors que, transie, je commence à grelotter, il sort une bite aussi longue que noire et m'arrose d'un jet de pisse qui n'en finit pas. Et moi, sans trop savoir pourquoi, je me contorsionne pour en recevoir sur les seins, le ventre, les fesses, les cuisses. C'est chaud, musqué, ça s'insinue dans

tous les plis de ma peau, ça me rend folle.

Ce pervers xérophile n'a pas de visage. Mais ce qui me surprend le plus – à part, bien sûr, le fait qu'il soit capable d'uriner des litres et des litres sans discontinuer –, c'est que ce salaud ne bande même pas de me voir ramper dans la boue et me trémousser en grognant de plaisir. « Quel mufle ! » me dis-je, le corps traversé de convulsions effroyables.

La nuit dernière, je me réveillai frissonnante et en nage, je me levai et marchai en titubant, hagarde, jusqu'aux toilettes. En pissant, je ne sais pas ce qui m'a prise, je plongeai la main entre mes cuisses, sous le jet chaud, puis je léchai longuement, jusqu'à la dernière goutte, dans une sorte d'urgence hébétée. Jamais n'avais-je fait un truc pareil ; ça ne m'avait jamais traversé l'esprit. Au moment de porter mes doigts à ma bouche, une vive émotion m'envahit, souffle coupé, seins durs.

Si j'étais un garçon, j'aurais bandé à en perdre l'esprit.



Je l'ai trouvé beau et séduisant à trois occasions précises et non consécutives.



L'épaule constellée de gouttes de sperme, un peu sur le visage aussi, souriante, je soupire en pensant aux draps qu'il faudra encore laver.



Il me savonne les seins et semble y prendre un plaisir tel que l'envie me prend de le laisser seul avec eux quelques minutes.



J'étais gêné par son haleine, jusqu'au moment où j'ai remarqué avec délice que sa bouche sentait le sperme.



Les enfants succombent-ils autant à l'enfance que les adultes à l'adultère ?



« Je ne suis pas un simple objet sexuel... » me dit-il, les yeux baignés de larmes, avant d'ajouter : « ... et je le déplore ».



Plus la chambre d'hôtel est minable, plus la femme adultère, la lesbienne d'occasion est sublime.



Note à moi-même : attendre après l'éjaculation pour se laisser aller aux élans de tendresse maternelle.



Au téléphone, elle me demande de venir la rejoindre. « Laisse-moi au moins la chance de m'expliquer » me dit-elle d'une voix calme. « Ensuite, tu pourras toujours décider de partir. » Quelques heures plus tard, je la trouvai sur le lit, prostrée dans une position improbable. Elle se tenait la tête en gémissant. Le lit était propre et il faisait très noir, dehors. Je dus déduire ses explications de cette mise en scène.



Me séduire est fort simple : vous n'avez qu'à me montrer comment vous léchez la crème de votre Oreo.



J'aime visiter une quincaillerie avec elle et imaginer comment nous pourrions détourner tous ces outils de leur usage.



J'aime surtout les jeux dont on sait d'avance qu'ils vont mal finir.



Je croyais subir les affres de l'amour et de la jalousie, mais finalement ce n'était que la grippe intestinale.



Elle enlève ses lunettes de soleil, comme si elle se déshabillait – geste obscène et délicieux.



Je ne dis jamais non à un homme qui bande – du moins, jamais quand il est à bonne distance et que je suis hors de portée.



Après lui avoir fait l'apologie lyrique de la masturbation, elle s'exécute et se caresse à contrecœur, l'air dégoûté, « pour me faire plaisir ».



Je l'ai draguée gentiment jusqu'à ce qu'elle me dise son prénom : « Ordalie ». On ne plaisante pas avec le jugement de Dieu.



Mieux vaut être pisteuse de contenu que pisseuse au con nu.



Une seule envie : rentrer chez moi le plus vite possible et m'enfoncer quelque chose – n'importe quoi – dans le cul.



Elle est derrière moi et je n'entends que sa voix, ses mots, ses intonations. Elle est si vulgaire qu'elle ne peut être autrement que belle.



Je ne suis pas certaine – l'autobus roulait trop vite – mais je crois l'avoir vue prenant un bain de soleil nue sur l'herbe du cimetière.



Je la surprends à lire mon carnet. « Quel prénom utilises-tu pour parler de moi ? » demande-t-elle. « Tous », dis-je en me croisant les doigts.



Chaque mois, je lui propose de jouer à la cowgirl et au peau-rouge et il refuse, dégoûté.



Pendant la valse de Vienne, que la valseuse vienne.



Je l'oblige à adopter une position abracadabrante, les fesses en l'air. Je la fesse, je laisse couler ma salive sur son cul, je la doigte, dans cet ordre précis. Qu'est-ce qu'elle peut être exigeante...



En me draguant, il me montre en souriant la bosse dans son jeans. Je suis déçue de constater qu'il ne s'agit pas de son porte-monnaie.



Au restaurant. « Tu sucés mon mec, je suce le tien ; la dernière qui avale le foutre a perdu et paye l'addition. » C'est la roulette prépuce.



À chaque étape, je sais que je peux dire non, mais la déchéance est beaucoup trop enivrante pour oser proférer ce mot.



Il m'invite à un bukkake chez lui, mais le soir venu, il est seul. Je suis repartie chez moi déçue et à peine humectée.



Il est doté d'un membre qu'elle a du mal à le prendre en bouche. Quand il est en elle, elle demande, d'une toute petite voix : « Ne bouge pas, je savoure ».



J'écris à la table du café. Prise de frayeur, une jeune femme fuit sans finir son latté. Lisait-elle mon carnet par dessus mon épaule ?



« Viens chez moi, je serai ton étui pénien. » Étrangement, la phrase n'a pas l'effet de séduction escompté.



Elle a la tête de celle qui vient de passer sale nuit d'amour.



Il jouit dans sa bouche en jurant, s'enfonce complètement. Elle manque étouffer. Il semble se vider dans ses poumons.



Il me demande si ça me dérange qu'il éjacule sur mon visage. Se faire « dérangé » – n'est-ce pas là l'essence de l'érotisme ?



Qu'il est doux de se faire lécher la chatte en écoutant la pluie! Quitte à en faire un peu soi-même s'il fait trop beau...



Quand je la quitte, elle m'embrasse sur les deux joues et me dit : « je sens encore ta main sur mes fesses ».



Il aimait que je le brutalise, que je le morde, que je le chevauche sans ménagement : il prenait ça pour de la passion.



À la faveur d'une bousculade, quelqu'un tripote furtivement mon cul. Je me retourne et constate que mon satyre n'a pas plus de six ans.



Poupoune. Pitoune, Zoune. Bisoune. Toutoune. Doudoune.

Guidoune. Nouné. Moumouné. Foufoune. Ce serait triste de ne pas vivre au Québec. Comment ferais-je pour me passer de tous ces mots qui finissent en « oune » ?



C'est sa voix qui me séduit – une voix grave, presque masculine. Elle me contrarie autant qu'elle m'excite.



Sur le trottoir, je suis cette femme aux fesses avenantes, au déhanchement sensuel. Ceux qui la croisent, qui voient son visage, détournent les yeux en faisant la grimace.



Je la vois acheter des bananes avec un air coupable qui réjouit mon esprit tordu.



« Je ne peux pas me lever tant que je n'ai pas éjaculé... » Alors je m'exécute – j'ai une vie à l'extérieur du lit, moi.



Elle n'est vraiment pas crédible, mais j'apprécie quand même ses efforts pour passer pour une salope.



Il trempe sa queue dans le miel pour me récompenser, comme on le fait avec la tétine d'un bébé – devrais-je craindre le botulisme ?



— Branle-toi...

— Vicieux !

— Pff ! Pucelle !

Pourquoi semble-t-il amusé, alors que moi, je suis profondément insultée ?



« J'ai la moule en rut », me dit-elle. Je vérifie – c'est rigoureusement vrai. Il faut coucher avec une Française, ne serait-ce que pour l'exactitude du vocabulaire.



Sourire coquin aux lèvres, je lui fais un strip-tease, puis m'abandonne dans ses bras. Il enlève sa chemise et je découvre une énorme tache de naissance brune, presque noire, poilue, qui part de son épaule gauche et rejoint son nombril. Mon visage doit trahir ma stupeur, car il me dit aussitôt:

— Ça te dérange, hein...

— Quoi ? Qu'est-ce qui me dérange ?

— Mon grain de beauté.

Il ne me serait jamais venu à l'esprit de qualifier ainsi cette protubérance...

— Ça, mais pas du tout... on le remarque à peine...

Il n'a pas l'air convaincu. Je m'installe alors dos à lui, à quatre pattes sur le lit, et lui dit :

— Vas-y, prends-moi comme une bête.



Si j'étais hétéro, je crois que je me forcerais à coucher avec des filles, juste pour emmerder les monothéistes zélotes.



Les croyants s'imaginent avoir un droit à ne jamais être offensés, même quand c'est notre simple existence qui pour eux est offensante. Exiger de ne jamais être offensé, c'est demander d'être traité comme un enfant. Un enfant de Dieu, soit, mais un enfant quand même.



Le monothéisme est la doctrine qui suppose l'existence d'un être miséricordieux, omnipotent, omniscient et omniprésent qui, pour une raison inexplicquée, n'a rien de mieux à faire que de s'intéresser à ma vie sexuelle.



Chaque fois que je prends un amant, je perds un lecteur. C'est à croire que les hommes n'arrivent à me lire que les couilles pleines.



Il arrive un moment où on aime tellement que ça ne me fait plus aucun effet.



Je n'ai pas pu lui déclarer mon amour sur Twitter par faiblesse de caractère (et manque de caractères).



Je suis fétichiste du pied, mais la plupart du temps je me contente de huit pouces.



J'aime la littérature érotique car c'est la seule qui permet de prendre le contrôle du corps du lecteur.



La première fois que je me suis masturbée, j'ai failli croire en Dieu. Malheureusement pour lui, mes séances solitaires subséquentes m'ont confortée dans mon athéisme.



Les seuls livres de ma bibliothèque qui n'amassent jamais la poussière sont ceux qui contiennent des saletés.



Quelles que soient ses caresses, elles se terminent toujours de la même manière: par des cris, des pleurs et des questions interminables.



Qui m'aime se dévêt.



Rencontré un charmant bibliophile. À voir la façon dont il caressait ses livres, je regrettais de ne pas être moi aussi recouverte de cuir.



Un visage hautain, la moue méprisante jusqu'à l'insulte, mais l'entrejambe trempé : ce contraste me tétanisera jusqu'à mon dernier

souffle.



Si je te dis ce que je veux, je n'aurai plus envie que tu me le fasse», me dit-elle en me présentant sa chatte comme une énigme à résoudre.



Se méfier des gens qui racontent des histoires lestes. Ceux qui les vivent s'abstiennent généralement d'en parler.



Je mets les choses en perspective pour le chiro : « J'ai mal au coccyx, avec tous les coups de queue que je prends dans le derrière... »



S'il faut être dur pour revenir après être venu, aussi bien ne venir qu'après y être retourné, comme ça, on peut revenir et on fait moins dur. Autrement dit, quand un homme est venu, c'est qu'il était dur, et même s'il veut revenir, il faut qu'il redevienne dur encore pour ne pas faire dur alors il essaie d'aller et venir pour que son viendu revienne et ça, il paraît que c'est vraiment dur.



Soixante-neuf. Sexe lisse, minuscule. Goût légèrement acide mais très agréable. Finale musquée. Service impeccable. Quatre étoiles et demie.



Notre jeu préféré : la poupée gonflable. Elle fait la poupée, moi je fournis les rustines et la pompe.



J'aime la regarder se faire enculer. On ne la sodomise pas : on coulisse dans son cul, avec tant de fluidité, de grâce, que on croirait le Lac des cygnes.



Je ne garde les cheveux longs que pour la fellation, car le seul intérêt de la tignasse est qu'on l'empoigne pour moduler les mouvements de la tête.



Une femme n'a jamais le physique ingrat si elle se prête avec enthousiasme à toutes les turpitudes.



Insomniaque, monomaniaque et nymphomane. Parfois un peu caractérielle, mais je me soigne.



Je sors de la douche en ronchonnant. Elle entre, enjouée, m'essuie, me branle. Regard dans le vague, la main dans sa culotte. Une belle journée, finalement.



Elle est si maigre que lorsque je la caresse, je caresse ses os, son squelette. Clavicule, omoplate, colonne vertébrale, petits os de la main, sternum, bassin, chaque articulation. Et même ensuite : je la lèche, la doigte, la *fiste* jusqu'à l'os.



Un visage angélique et un popotin infernal. Pourquoi me relègue-t-elle encore une fois au purgatoire?



Elle a la peau chocolatée et sur la fesse un jet de sperme, comme une signature.



Certains mots me font mal au ventre – c'est comme si j'ovulais.



Une jeune fille qui pleure dans une rue peuplée de petits culs, de frais et de vicieux minois.



Je l'ai trouvée sur la moquette de son salon, ligotée pattes en l'air comme un insecte pathétique. Machinalement, je lui ai glissé un doigt dans la fente.



Pourquoi le sperme devient-ils froid si rapidement sur la peau ?



Sur sa carte postale, elle m'écrit : « Souriante. Épanouie. Radieuse. Arrière-train endolori. »



Dans la salle de bain, j'étais accroupie et cherchais un gant de cuisine au fond du panier à linge sale. Je l'ai entendu entrer et s'approcher derrière moi. « Ne bouge pas... retire seulement ton tee-

shirt et son soutien-gorge... » m'a-t-il dit à l'oreille. Il s'est ensuite branlé jusqu'à ce que son sperme coule sur mon dos, dans mon jean, entre mes fesses. Puis nous avons entendu du bruit; je me suis rhabillée prestement et je suis allée rejoindre nos amis au salon, accompagnée de l'odorant souvenir de son plaisir.



—« Tu veux quelque chose à boire ? »

—« La même chose que toi ».

Elle me pisse dans la main, puis ouvre la bouche.



Rêve : je déambule dans un monde figé. Tous les hommes sont nus, beaux, souriants : prêts. Je butine, me penche, suce un peu ici et là, et m'empale, pour finir.



Monsieur, j'aimerais vraiment palper votre bite. Ça n'est pas que vous soyez particulièrement séduisant, mais – c'est bête – la couleur et la texture de votre pantalon font terriblement envie.



Les murs coulaient lentement comme sous la flamme de la chandelle.

Nos jambes liées par des draps d'épiderme, tu me lisais le *Pervigilium mortis* de ta voix d'Orient. Et je pleurais, silencieuse, le nez dans ta nuque, je pleurais la beauté comme le font toutes les filles des chambres vagues, celles dont tu tais les noms inventés.

Maintenant sans toi ni toit, nue, perdue, nubile, immobile, je lis ta lettre, je croque tes mots, qui éclatent sous mes dents comme des billes de verre. Les gencives lacérées, mon sang épais perce tes mensonges, ils sont si beaux qu'ils ne peuvent qu'être vrais. Tu es ma colère rayonnante, mon puits d'ire aveuglante, tu fracasses mes illusions comme d'autres fardent leurs paupières.

Laisse-moi retourner à toi, laisse-moi revenir à l'origine du monde. Je reste telle que tu m'as laissée, debout dans la pluie froide, ange en miettes sur mon roc, les cheveux fendus dans l'air électrique. Reviens.



« Oui ! Oui ! Je vais... Je la... la... la... la... ». La : l'article de la (petite) mort.



Après un mois de séparation, Nous reprenons les choses où nous les avons lissées (le cul et la bite, essentiellement).



Elle portait une alliance. C'est ce doigt-là que j'ai sucé, après qu'elle se le soit fourré.



Elle fait pour m'intéresser – bas résille, corset, postures invraisemblables – mais je n'arrive pas à oublier qu'elle est conseillère municipale.



Elle a une façon d'être trop pudique qui me semble horriblement indécente.



**« Allez ! Fais voir ton cul ! Allez montre ! Ne fais pas ta mijaurée ! »
(Au fond, on s'en fout unanimement, mais il faut bien respecter les traditions.)**



Langue pointue et au pubis finement ourlé. Je te repousse, mais pas trop, juste assez pour que tu insistes. Tes seins reposent sur le sol, lourds.



Il m'avait réconfortée, serrée dans ses bras, alors une pipe était bien le moindre des remerciements. Au moment de jouir, il m'a demandé de ne pas avaler; il m'a ensuite longuement embrassée.



Un dimanche passé dans le lit d'un ébéniste, tenon dans la mortaise, emmanchés comme des punaises.



J'ai rêvé que l'impératrice, l'arcane III du tarot, s'était insinuée dans mon esprit et avait pris le contrôle de mon corps. J'avançais dans le corridor, nue et majestueuse, la main posée sur le pubis comme sur un coussin d'hermine. Arrivée au balcon, parmi les vivats, la liesse, je me suis branlée vigoureusement avec mon sceptre incurvé, aspergeant la foule de cyprine se transformant en papillons mordorés, en étincelles aveuglantes.



Dans sa salle de bain, je me débarbouille de tout ce foutre. Sur le

rideau de douche, de petits animaux rigolos multicolores... Ikéa, je crois.



Pendant que je me fais besogner par un motard hirsute, il mastique nonchalamment son sandwich, sans même prendre la peine de regarder. Le candaulisme, c'est bien surfait.



Elle est grasse, lisse, généreuse, vicieuse, mouillée et c'est ainsi qu'elle me plait – alors elle est heureuse.



Elle veut que je lui enseigne à jouer aux échecs. Elle porte une minuscule nuisette noire. Cheveux, maquillage, tout est soigné ; tout sera bien abîmé.



Elle est vautrée sur une table basse. « Lorsque je réclame d'être enulée, c'est que je suis constipée... » Les volontaires se désistent.



Elle parle, elle parle, cela fait un doux babil auquel il n'est pas nécessaire de répondre – sauf lorsque, sérieuse, elle dit « lèche-moi ».



La chambre sent le foutre, cul. Les draps sont sales. Le sol est jonché de sous-vêtements, de godes, de préservatifs. Je dois faire la vaisselle, j'attends de la visite.



Je ne me parfume jamais la nuit, car les ogres en rut – carcasses décharnées, griffes jaunes, sexes disproportionnés – errent et ne se fient qu'à leur odorat.



Il veut tromper sa femme. Une fois chez lui, il a tellement peur de laisser un indice que tout devient vite ridicule. Avant de quitter, je laisse ma culotte dans le frigo.



Ce qui m'excitait surtout chez elle, c'était regarder ma main bouger dans sa culotte.



« Anne, dans le bureau du directeur ! Et inutile de mettre une culotte... » (J'ai longtemps rêvé d'un rôle secondaire dans *Virginie...*)



Halte routière. Elle est appliquée, sa tête remue d'avant en arrière. Lui reste debout. Il porte un jean sale et une vilaine ceinture cloutée. Derrière lui, un touriste chinois prend des photos.



Après l'orgasme vinrent les aveux : « Ma vie sentimentale était tellement réduite que c'était grande liesse quand je rêvais que je me masturbais. »



Toujours négligemment débraillée, toujours complaisante, toujours prête à être tripotée. Je ne suis pas faite pour le travail – ou alors, trop.



Nus ne sommes pas toutes des cochonnes, alors ne faites pas à autrui ce que vous faites à la truie.



Près de moi, dans l'autobus, est assis un charmant jeune homme avec le mot « CISEAUX » écrit en bleu au stylo-bille dans le creux de la main. Je fouille dans mon sac à main, trouve mon Bic et écris « ROCHE » dans la mienne. Tout sourire, je la lui montre; il me regarde avec l'air de celui qui vient de croiser Lucifer en personne.

Déçue par cette réaction, j'abandonne l'idée de lui expliquer qu'il vient de perdre la partie.



Sur Twitter, sans prétention, j'ai mauvaise e-réputation. Que je me démène ou que je reste coite, je passe pour une je-ne-sais-quoi.



Succès dès que sucer des queues j'ai su.



Il a bandé toute la nuit, la queue serrée entre mes fesses, mais ça n'avait rien de sexuel.



À genoux devant lui, je le suce. Il lève les bras, l'air de vouloir crier : « Regarde maman ! Sans les mains ! »



Voilà tout ce qui me reste d'elle : un peu de lingerie bon marché dans un tiroir.



« Tu peux me baiser où tu veux, mais je préférerais qu'on le fasse n'importe où. »



Vision attendrissante : sous un pantalon blanc transparent, sa culotte noire qui, toute tordue, lui rentrait dans les fesses.



Escarpins et petite culotte en satin rose pâle avec une auréole humide à l'endroit stratégique. « C'est mon costume pour l'Halloween », me dit-elle.



Lorsque j'en aurai assez de cette débauche, je sauterai du treizième étage et je laisserai, en m'écrasant, une flaque de sperme sur le trottoir.



Elle finit par trouver le courage de demander : « Avez-vous des légumes... sexuels ? » La fermière sourit et part en chercher dans sa remorque.



Vaches, cochonnes, chiennes, truies, poules, pies, dindes, bécasses – toutes ont une chatte.



Je ne suis que polissonne. J'attends de vieillir pour devenir vraiment vicieuse.



Pour son anniversaire, inviter :

- **un rottweiler ;**
- **un clown extrêmement membré ;**
- **un transsexuel borgne ;**
- **un couple de nains sodomites ;**
- **une grand-mère adepte de piercings ;**
- **l'équipe de handball féminin du cégep Limoilou ;**
- **une femme très obèse en latex noir ;**
- **le candidat local de l'ADQ ;**
- **la cousine Joliane.**

Prévoir le boire, le manger et beaucoup de débarbouillettes.



Elle part visiter la Gaspésie et me dit : « Après Matane, je vais me faire Percé ». Dois-je craindre pour sa vertu ?



Le désordre de mes nuits à l'ordre du jour.



Assoupie, elle tire un drap sur elle, pour cacher ses fesses – ou alors ses plaies.



La chambre municipale du tourisme n'avait pas retenu sa suggestion

de slogan : « À Val-des-Monts, cité des succubes fellatrices ».



Sans surprise, c'est surtout lorsque je suis pleine de vits que je me sens pleine de vie.



Au moment de jouir, elle a toujours cet air écœuré qui me comble de bonheur.



Avant de me laisser m'asseoir, elle ramasse ses godes en maugréant : « Depuis que je suis retournée vivre chez ma mère, je suis obligée de les garder dans mon auto... »



Seule dans son bureau, j'attends le prochain cours en pensant à un homme – n'importe quel homme – les cuisses tremblantes.



Je fais toujours attention à la manière dont je m'attife pour séduire, car il n'y a pas loin de lingerie à singerie...



Je jouis en tremblant. Elle relève la tête, essuie sa bouche, accorte, très enjouée. Puis elle tourne la tête et son sourire s'efface aussitôt.



Comme il est profond, l'abîme entre une « femme foutue » et une « femme bien foutue »...



Écouter *Loft Story* au lit en me faisant lécher la fente : telle est raie alitée.



Par des périphrases et des euphémismes choisis et délicats il me galamment fit savoir son désir de m'enculer dans les plus brefs délais.



Conte de fée sodomite : *L'étroit petit cochon*.



J'ai les nerfs à vif, la cuisse tremblante et à la bouche ce goût métallique et animal qui annonce l'arrivée des copulations suintantes. Mon sexe est une bouche qui tête désespérément le vide qui l'entoure, il est une outre bordée de fines dentelles qui laissent s'écouler un filet d'encre chaude et dense qui trahit mon impatience. J'ai besoin de contacts appuyés, d'une langue conquérante capable de soumettre tous les plis de mon épiderme, capable de faire baigner de fluides tous mes engrenages. J'ai besoin de doigts frais comme des chairs d'enfants se déposant sur mes nymphes pour ensuite fouiller ma plotte et mon cul, mon arrière-train sans arrière-pensée, sans tenir rigueur de mes cris et de mes halètements. J'ai besoin d'une bite, d'une bite longue, noueuse et torturée comme un récit obscène, une queue dense et juteuse aussi effrayante que la pine odieuse de Lucifer, aussi impétueuse qu'une ode pindarique, un organe si démesuré qu'il serait capable à lui seul de faire basculer toute la civilisation dans la barbarie, dans la folie vénérienne et reptilienne, capable de dissoudre toute la littérature dans le flot acide de son suc séminal.



J'ai toujours aimé cette expression, « se faire sauter », qui a quelque chose de léger, presque joyeux, sans conséquences en tout cas.



Il lui aura fallu déployer des trésors d'habileté pour à l'insu de ton chéri changer cette culotte imbibée de foutre adultère.



Elle rêve d'un monde sans ordure, sans déjections, sans anus. Un monde lisse, parfait, souriant – ce sourire froid qui nous épouvante tous.



Sa coquetterie le pousse à bien rentrer son ventre même quand il se fait sucer.



Elle est d'une vulgarité telle que tout ce qu'elle dit ressemble à de la poésie bruitiste, abstraite.



Je m'approche à quatre pattes et vient lécher le sperme qu'il a éjaculé dans le nombril de sa sœur. Ah ! Quel beau dimanche à la campagne.



Mécréante et blasphématrice, je n'ai Dieu que pour elle.



« Les voisins te trouvent dans le lit de leurs maris, tu fous le bordel

et ça te fait rigoler. Si ça continue comme ça, je t'amène chez le vétérinaire et je te fais opérer. »



J'avais acheté un cornichon, un seul, en échangeant avec la caissière des regards amusés, lourds de sous-entendus.



Incontinence urinaire : fuite en avant.



Ce matin: une frêle et diaphane jeune inconnue en chemise de nuit qui, malgré le froid, me regarde passer du pas de sa porte. Après l'avoir dépassée, je me retourne pour voir si ses lèvres écarlates et le léger vallon de ses tétons sous son corsage sont toujours là – s'ils existent encore. Mais non – il ne reste plus que son visage qui me tire la langue, imprimé dans la buée de sa fenêtre.



Tandis qu'il me baisait vigoureusement, en ahanant, je contemplais le papier peint crasseux qui se décollait et pendait en larges lambeaux.



N'empêche, la chimio, quel remède de cheval. J'étais devenue si maigre que je ne pouvais porter que des sous-vêtements d'enfant. Je rêvais alors de graisse et de corsets monumentaux.



Elle est charmante, sexy, amoureuse, mais je n'arrive pas à supporter de l'entendre jouir avec l'accent de la Beauce.



Elle aimait parler. Moi, j'aimais la tripoter – alors je ne l'écoutais qu'à condition qu'en même temps elle me laisse faire à ma guise.



Éducation, exhibition et fornication (jupe courte, derrière la polyvalente, offrant mon cul à tous les regards)...



Tout est paisible, en ordre. Je ne suis tenaillée par aucune pulsion charnelle, apaisée, heureuse. Je deviens vieille.



« La famille fout le camp », pensai-je alors qu'elle me sondait le cul de son index et que sa sœur m'offrait son sexe humide de pisse à lécher.



– Allo ?

Une voix masculine, grave, gutturale, inattendue.

– Euh... Je suis bien chez Anne Archet ?

– Elle est prise en ce moment.

En bruit de fond, comme des cris étouffés.



« Le vice roi » – à lui seul, ce titre si délicieusement ambigu me donne envie de me faire baiser par le gouverneur général.



Au dîner, je me tiens très mal, jupe trop courte, un peu lâche – et rien dessous. Il fait celui qui ne voit rien – je ne parviens même pas à faire prendre un tour scabreux à la conversation.



« Va te branler, mais ferme bien la porte : je ne veux pas t'entendre manipuler tes instruments. J'ai horreur de ces objets laids, vulgaires, bruyants. »



Quand je me suis engagée dans la ruelle, j'ai tout de suite compris que ça allait très mal se passer – pourtant, je n'ai pas hésité.



Elle a très vite appris, pour me faire plaisir, à jouer avec des bouteilles. Alors il a bien fallu que je commence à boire...



Elle est froide, monumentale, comme un roc inébranlable – dans le sens de « non-branlable ».



Je le voyais pourtant chaque jour, mais ce matin j'ai soudainement découvert sa beauté – et quelques minutes plus tard, sa profonde bêtise.



Rêve étrange : couchée sur le dos, les cuisses toutes grandes

ouvertes, je me fais faire l'amour longuement avec un homme filiforme qui, au moment de jouir, se retire et se met interminablement à éjaculer sur mon ventre. Au plaisir du début succède rapidement sur son visage une expression de profonde douleur et de panique. Il se ratatine littéralement à force de gicler jusqu'à ce qu'il ne reste de lui qu'un petit sac de peau et un globe oculaire.



«Quand je fais de la fièvre, je reste au lit et je me branle toute la journée. Je ne sais pas pourquoi, mais je jouis comme une folle.»



Elle tient ses seins comme si c'étaient des ampoules destinées à recevoir le saint chrême.



Je feins d'être jalouse de ses amies, de ses collègues, de ses rencontres – des passants qui la regardent, même. C'est ce que j'ai trouvé de mieux pour la conforter dans cette idée d'une sorte d'amour partagé.



Je croise dans la rue un ancien amant, avec qui je me suis si souvent encaillée pendant ma folle jeunesse. Il a le teint blafard, le regard terne, le dos un peu voûté. Il me confie qu'il est retourné aux études, qu'il deviendra bientôt comptable et qu'il ne boit plus, qu'il fait maintenant dans la tempérance, la sobriété, la « lucidité », même.

Je le regarde s'éloigner d'un pas hésitant, presque en titubant. Décidément, le désir de normalité est bien la pire des toxicomanies.



Note à moi-même : à partir de maintenant, toujours penser de ne jamais prononcer les mots « toujours » et « jamais ».



Il n'y avait que deux choses à faire dans ce chalet isolé par la tempête au beau milieu de la forêt et comme on ne peut continuellement se caresser la fente je l'encourageai à écrire de petits poèmes crus de son cru. Elle refusa, protestant qu'elle n'a aucun talent. Mais à force d'insister, elle se résigna et, pour me faire plaisir, s'installa à la table où, consciencieusement, elle griffonna pendant au moins une bonne heure dans le petit carnet qu'elle utilise d'habitude pour rédiger sa liste d'épicerie.

Lorsqu'elle eut fini, je lui demandai de m'en faire lecture, ce qu'elle fit en louchant et avec une voix idiote :

« Mon cul – poème d'amour

Mon cul

Ton doigt dans mon cul

Tes doigts de pied aussi

Doigts de pied dans mon cul

Dans la rue

Mon cul dans la rue

(la rue du cul)

Seule avec tes doigts

Dans mon cul

(dans la rue)»

Railleuse, je lui suggérai de s'ouvrir un blogue pour publier ses « chef d'œuvres » – en prononçant ironiquement les guillemets, juste pour la taquiner. Évidemment, elle ne voulut rien entendre : elle craint des ennuis au boulot et l'idée d'utiliser un pseudonyme ne la rassure pas du tout. À bouts d'arguments, je lui chipai son cahier en turlutant : « Si tu n'es pas sage, je le montrerai à tous tes amis ! ».

Elle rit nerveusement – elle est toujours très sage et n'a pas

vraiment d'amis.



Puceau et dépressif, je le suçai par compassion bien que ce fut assez fort en goût – je crus même vomir au moment crucial – en me sentant comme mère Teresa au mouvoir de Kaligat.



C'est délicieux d'être chez toi, environné de ta présence, tes affaires, tes vêtements, ta maison. C'est comme si je te pénétrais à mon tour.



Phrase à utiliser dans mon premier roman : « Elle est assise sur lui, sérieuse, concentrée, tout à son plaisir, les doigts enfouis dans les cheveux de la tête qu'elle tient entre ses cuisses, fixant le sang s'écoulant du cou fraîchement coupé ».



J'étais tellement fatiguée que j'ai dit oui à tout ce qu'elle me demandait – que je l'aimais, qu'elle était la femme de ma vie, que je ne la quitterais jamais et ainsi de suite. Ce qui, après une bonne nuit de sommeil, ne peut que laisser songeuse quant à la source des serments amoureux.



Je suis presque morte, je suis si amoureuse mais pourtant tellement mourante, je suis une femme et je fais ce que je crois que les femmes font lorsqu'elles disparaissent.



Lorsqu'elle a touché ses cheveux, j'ai cru qu'elle allait faire le signe de croix. J'ai dû drôlement la dévisager puisqu'elle devina mes pensées et me dit, mi-figue mi-raisin : « T'inquiète, je ne fais jamais de gestes obscènes en public. »



Elle se dédouble, elle louche, elle tire la langue – elle s'enfuit en gloussant et en claquant la porte. Beaucoup plus tard, en lisant cette phase dans mon carnet, elle me dit : « Vrai, mais pas dans cet ordre. »



La plupart du temps, le passé simple de « haïr » est « aimer ».



On dit qu'un chat retombe toujours sur ses pattes, comme si c'était en soi une bonne chose. Or, personne ne se demande où il retombe exactement. Moi la première, je me suis toujours sottement considérée comme la meilleure d'entre toutes les chattes, si bien que lors de ma dernière chute, je me suis tordue dans les airs d'une façon ridiculement féline avec une seule idée en tête : toucher le sol fièrement, sur mes deux pieds, l'orgueil intact et sans la moindre égratignure.

Ce n'est qu'après m'être assurée que l'honneur était sauf que j'ai regardé où j'étais retombée. Sur le sol, gisaient, éparpillés comme des éclats de cristal, les fragments broyés de son cœur sous le velours de mes pattes.



De retour à la maison, le lit est défait, les draps tachés et il y a un cendrier. Plein de mégots. Elle n'a rien à me dire.



Micro jupe, bas, blouse blanche... le personnel de l'hôtel va me prendre pour une professionnelle, c'est certain.



Traumatisée, elle ne cessait de répéter : « Je croyais qu'il avait dit "prend mon Bic dans ma poche"... je ne pouvais pas savoir... »



La nuit, je me lève parfois, brûlante de fièvre. Je me frotte alors lentement contre le lavabo, en écrasant mon pubis, pour mieux sentir sa fraîcheur.



Ce que je préfère dans les romans érotiques, c'est l'introduction.



Au cours de ma courte vie, j'ai brisé quelques cœurs et beaucoup d'autres organes moins romantiques.



Je ne mène pas une vie de débauche: je ne fais que nouer des draps pour faciliter mon évasion.



Je suis sage, chaste et sans pensées impures. J'aime bien aussi la double pénétration, bien que je n'ai pas eu la chance de l'essayer souvent.



La leçon à tirer de cette première journée d'enseignement, c'est

qu'une prof doit éviter de porter jupe et décolleté si elle souhaite que ses étudiants fassent au moins semblant de s'intéresser à la matière.



Selon moi, ce qui se passe dans la chambre à coucher d'adultes consentants ne concerne qu'eux seuls et les abonnés de leur site web.



Quatrième jour... j'en ai marre d'être menstruée. Qu'est-ce qu'ils attendent pour commercialiser des tampons «nervurés pour son plaisir»?



Les murs ont des oreilles; les fenêtres ont des yeux; moi, je ne fais l'amour qu'entre deux portes.



Si j'étais hermaphrodite, ma position sexuelle favorite serait le « O » – la version autarcique du 69.



Punis-moi tout de suite, je te dirai pourquoi plus tard.



On ne peut aimer les hommes et le chocolat d'un même amour – ne serait-ce que pour leur façon respective de fondre en bouche.



Les perversions sont les contrastes dans le camaïeu de l'amour.



— Tu sais ce qu'on chantait dans la cour d'école, à l'époque?

— Quoi?

— Une parodie de la chanson thème de Candy Candy. Tu sais, le dessin animé japonais cucul?

— Je me souviens vaguement, oui.

— J'étais en cinquième année et je ne comprenais même pas la moitié des trucs que ça disait. Mais je la chantais quand même, c'était très rigolo – surtout que ça disait «fesses».

— Ah?

Elle se met à chanter :

Au pays de Candy
Comme dans tous les pays
On s'amuse on pleure on jouit
Il y a des pervers et des gentils
Et pour sortir des moments difficiles
Un vibreur, c'est bien utile
Un peu d'astuce, de cochonneries
C'est la vie de Candy

Mais elle rêve et elle imagine
Tous les soirs en se branlant
Que le petit prince des collines
Vient la lécher doucement
Pour chasser, sa tristesse

**Elle s'en met plein les fesses
Salope et coquine
Toujours envie
C'est Candy, Candy**

— C'est scandaleux et indécent d'imaginer que tu aies pu chanter de telles obscénités quand tu avais 11 ans.

— Ha! Tu veux du scandaleux et de l'indécent? Passe-moi cette chandelle et le tube de lubrifiant.



Anne Archet est morte. Elle a été exposée nue dans un cercueil de verre en forme de phallus, puis a été incinérée sur un bûcher de romans érotiques. Ses cendres ont été vendues comme poudre aphrodisiaque sur Ebay.



Non, en réalité Anne Archet est toujours vivante. Elle a tout plaqué pour aller soigner au Gabon les victimes de la fièvre Ébola par imposition des seins et baptême dans son urine miraculeuse. On conserve d'ailleurs religieusement ses poils pubiens comme relique en vue de son procès en béatification.



Toute ma vie j'ai cru briser mes chaînes alors qu'en fait je ne faisais qu'en mesurer la longueur.



Je suis en faveur de la peine capitale, mais entre adultes consentants seulement.



Jalousies, minauderies, enfantillages, bouderies, mièvreries, niaiseries : l'amour est un bêtisier.



Quand je me regarde dans la glace, ce qui m'excite le plus est de constater qu'il n'y a pas de traces de doigts sur le miroir.



« Montre-moi ta guite, je te montrerai ma rigouèche. » Voilà ce que dirait la Sagouine à sa gouine.



Visage inexpressif, interdit et crispé. C'est comme si elle avait toujours du sperme dans la bouche.



Ma mère est comme une sœur pour moi – le sexe oral en moins, évidemment.



Elle m'avait dit : « je te suis entièrement dévouée, et facile à satisfaire ». Trois semaines plus tard, elle me quittait en hurlant, après avoir brisé la vaisselle.



Quand je suis sortie de la douche, il se cachait sous les draps comme une vraie pucelle.



Le sexe et l'anus rougis et légèrement dilatés. Et à l'intérieur de la cuisse, écrit au marqueur noir : « Just married ».



— Je ne suis pas divorcée, mais c'est tout comme : il ne me manque que les papiers. Nous ne vivons plus ensemble depuis des années, on ne se croise qu'aux trois mois et je n'attends que le moment où la petite entre à l'université pour l'envoyer définitivement paître. En attendant, je me tiens occupée; il y a le boulot, mes cours du soir...

— Et les hommes, dans tout ça ?

— Bah. Après leur avoir offert des kleenex pour s'essuyer et se débarrasser proprement de leur préservatif tout poisseux, je n'ai généralement plus rien à leur dire.



Elle déprime. « J'en ai assez qu'on me baise ! Je suis pas qu'un trou ! » Pourtant, quand ses amis sont là, qu'il y a du vin et de l'ambiance...



Derrière chacun de ses « je n'ai pas de copine » se cache un « je veux te faire goûter ma pine ».



Je le vois assoupi sur le ventre à côté de moi, en train de besogner le matelas. À quoi peut-il bien rêver ?



Je lui ai trouvé un emploi de baby-sitter pour un groupe de jeunes gens de moins de vingt ans. Son uniforme de travail laisse assez peu de place à l'imagination.



Souffre-douleur de l'école, il suçait des garçons à la chaîne dans une cave en pleurant. « L'un d'eux est devenu député », me dit-il.



Je m'assois sur ses genoux et me trémousse jusqu'à le faire bander. La suite dépend de son humeur, mais surtout de la mienne.



Plus je deviens agoraphobe, plus mon voyeurisme s'aggrave. Je crois que je glisse lentement vers la folie.



Ce matin, Tommy est venu frapper à la porte de mon voisin d'en face en compagnie d'une jeune femme que je ne connaissais pas. Je les ai vus de ma fenêtre : il était tout de noir vêtu. Elle portait quant à elle une jupe grise déraisonnablement courte et un chemisier bleu échancré. Une barrette bleue retenait ses cheveux, sur le côté gauche.

Personne n'a répondu et ils s'en sont allés. Je me suis demandée s'ils ne s'étaient pas trompés d'adresse et ce n'était pas plutôt moi qu'ils venaient rendre visite. J'ai hésité une bonne heure, puis j'ai réussi à me convaincre que lui envoyer un texto serait la bonne chose à faire.



— *I knew you would come*, me dit-il sur le ton de l'évidence en m'ouvrant sa porte.

— Ne sois pas si sûr de toi. Je sors de moins en moins de mon demi-sous-sol.

— *You've seen her, right? I knew that it would be enough to wake up the beast inside you.*

Sur la moquette du corridor derrière lui, une microjupe grise.



Le premier baiser est tendre et léger. Elle semble très nerveuse. Peut-être même effrayée.

Le second est plus long, plus profond : irrésistible. Autant pour lui que pour elle.



Il fait noir comme dans un four. Ou alors, comme dans l'ancre d'un loup. Je sais que ces expressions sont des clichés usés, mais c'est pourtant exactement comment je me sens. La noirceur, ce n'est pas pratique pour moi, mais c'est ce qu'ils aiment et je ne crois pas être en position d'exiger quoi que ce soit. Je m'efforce donc de les observer à la lueur de mon iPhone.

Elle est sur le ventre, nue, avec les hanches poussées vers l'arrière. Tommy, la baise lentement, avec une patience et une adresse d'artisan pendant qu'elle soupire, le visage enfoui dans les oreillers. Il a placé une main entre les cuisses de la jeune femme et caresse son pubis, juste au-dessus du clitoris, avec un vibromasseur minuscule.

Je me demande s'il peut sentir les vibrations à travers la chair, jusque qu'à la hampe de son sexe.



Vient le moment insupportable où je ne peux plus en prendre, où

tous mes sens sont saturés du plaisir des autres, où mon corps se tord et tremble de désir et que mon esprit me crie de fuir, de sauver ce qui me reste de contenance, de courir à un endroit où je trouverai calme, silence et eau fraîche.

Quand Tommy vint me trouver dans mon refuge, son amante avait eu le temps de partir et moi, j'étais déjà venue trois fois — juste assez pour reprendre forme humaine.



Tommy se masturbe sous la douche. Eau chaude et savon non parfumé. Ses doigts sont longs, minces et couleur café. Il travaille son manche avec désinvolture et dextérité, on croirait Jimi Hendrix interprétant *Voodoo Chile*. Au moment de jouir, son sourire reste calme et entendu.

Les serviettes sont blanches. La porcelaine est froide sous mes fesses nues. Ma volonté est en miettes, éparpillée sur le carrelage de céramique.



Sur le papier jauni et friable, toutes ces femmes surannées qui ont tant fait couler de sperme.



Plus la voix est douce, rassurante, gentille, plus l'homme est pervers, méchant.



J'espère ne pas mourir sans avoir la chance de me vautrer ne serait-ce qu'une seule fois dans le triolisme avec un couple de nains.



Je lèche la fenêtre de la portière tandis que lui, dehors, frotte son sexe puis jouit sur la vitre. C'est décidé : je n'ai pas mon permis, mais j'achète quand même une voiture.



Sur le sentier de la guerre, j'ai enfilé ce tee-shirt que tu adores, celui, trop grand, qui naturellement dénude une épaule – et plus.



Nous ne sommes pas sorties depuis six jours, l'argent manque et il nous faut sucer les livreurs pour payer la pizza, comme dans un mauvais film de cul.



Une bouche féminine d'où déborde du sperme, lèvres maculées, menton gluant. Une bouche heureuse, satisfaite. La mienne, évidemment.



« Je veux une vie normale ! » Une heure après, elle se fait bourrer par trois bites inconnues. Elle oublie vite, mais l'angoisse revient toujours.



Le sexe et le bon goût ne font pas bon ménage. Tout est dans l'art d'être sublimement et divinement vulgaire.



Sa lingerie était défraîchie et démodée – c'était risible et émouvant. Je parvins à ne pas sourire et elle, à ne pas pleurer.



J'étais nue, mais j'avais gardé mes chaussettes ; j'ai bien le droit de le faire, c'est même sexy – je ne suis pas un mec, moi.



Elle a fait des bêtises, on l'a punie et elle revient à la maison les fesses rougies. Je ne sais pas qui lui inflige ça, elle refuse de me le dire.



Toute la nuit, jouir, jouir encore, jouir jusqu'à ouïr le jour.



Il dit avoir coincé les poils de son pubis dans la fermeture à glissière de son jeans (ce qui en soi suffit pour trahir son âge).



Elle se déculotte, je la lèche. Elle me dit que la souffrance ne passe pas, mais elle a trop d'élégance, trop de charme pour se plaindre.



Vacances : mon carnet, un stylo neuf, une langue sur ma chatte et comme paysage, du temps, du temps à perte de vue.



« Il m'arrive parfois de m'éjaculer sur le visage. » Je demande une démonstration, mais ce qu'il exige de moi en échange me dégoûte.



« T'épouser ? Un mariage lesbien ? Ce serait un scandale ! » me dit-elle les poignets attachés dans le dos, la langue du chien entre les cuisses.



Elle est mignonne, souriante, douce et épanouie. Comment pourrait-on imaginer que c'était elle, tout à l'heure...



- Tu préfère une petite bite bien dure ou une grosse un peu molle ?
- Je préfère une bite.



« Il faut que tes étudiants puissent se branler en pensant à tes seins » me dit-il en ajustant ma tenue de travail à son goût.



Sur ses lèvres, un goût de crème contre les gerçures. Je lui demanderai d'en rajouter avant de lécher ma chatte.



Il me baise longuement, sans jouir, jusqu'à ce que je demande grâce. Puis il s'endort, bandé, ravi, le visage rayonnant de fierté.



« C'est chiant de jouer au maître et à la soumise avec toi parce que la seule vraie façon de te punir, c'est de ne pas de baiser. »



Elle voulait lire mes manuscrits. J'acceptai, mais seulement pour la façon dont elle léchait son doigt pour tourner les pages.



Je voudrais être capable de lécher l'air de telle sorte que tu puisses le sentir et frissonner sous sa caresse.



« Viens dans mon lit, je te laisserai faire tout ce que tu veux, je ne dirai rien... même quand tu me raconteras des horreurs. »



Slip kangourou, moustache postiche, elle se gratte le pubis, fume un cigare et me dit : « Je vais te faire passer l'envie des hommes » .



Lambeaux de nylon autour de mes chevilles, salive, morsures et foudre sur ma peau ; tu as bien marqué ton territoire.



Journaliste, il a commencé par solliciter une entrevue, que je lui ai refusée. Il a fini par me faire carrément la cour par courriel interposé, allant jusqu'à m'écrire : « Je veux te faire une enfant » m'écrit-il sur Internet. Nous nous sommes vus une seule fois et il m'a enulée, ce qui prouve qu'on n'a vraiment pas de suite dans les idées dans cette profession.



Couché sur le ventre, il bande continument. Couché sur le dos, il se branle inévitablement. Impossible de garder les draps propres.



— Comment le rendre fou de désir ? Comment l'attacher pour toujours à moi ?, demandai-je à la voyante.

Elle frotte sa boule de cristal puis me dit sur un ton péremptoire, avec son faux accent bohémien :

— Suce, avale, réclame qu'on t'encule et n'oublie pas de préciser que tu adores te faire pisser dessus.



Montre en main – combien de temps te faudra-t-il pour faire fondre ce glaçon entre tes cuisses ?



Une orgie gentille, propre et bien bourgeoise. Les hommes sont un peu bêtes, mais les dames charmantes. J'en suis revenue avec un popotin douloureux et une super recette d'osso bucco.



Je flirte avec le voisin devant elle. Vers minuit, elle part se coucher. Nous continuons, mais pas aussi loin qu'il l'aurait souhaité – sans spectatrice, je me lasse facilement.



— Tu te souviens de moi ? On a baisé ensemble, il y a deux mois...

— J'étais probablement sous GHB, compte tenu de ton apparence générale et du fumet que tu dégages.



Elle se levait à des heures impossibles pour aller travailler – avec tout ce sang et ces horaires de travail impossible, je me demande pourquoi elle avait choisi de faire médecine. Comme elle ne pouvait commencer sa journée sans jouir, elle réglait la sonnerie de son réveil encore plus tôt, si bien que c'était toujours sa chatte, postée au dessus de ma figure, que je voyais en premier en ouvrant les yeux. Je la léchais d'une langue empâtée par le sommeil et elle jouissait vite, avec de petits feulements délicieux. Elle me baisait ensuite avec son gode préféré, qu'elle avait affectueusement prénommé Marcus, jusqu'à ce que j'asperge son visage de cyprine – ce qui n'arrivait pas toujours, ce genre de chose ne se commande pas.

Ensuite, elle se levait prestement, vaquait à sa toilette, mangeait une toast au Cheeze Whiz, revenait m'embrasser et s'en allait, me laissant toute la journée me livrer à ce qu'elle croyait mes sombres complots anarchistes (qui en réalité se résumaient à quelques heures d'écriture, quelques minutes de branlette et des heures de glandouille).

Les journées fastes, j'avais une chatte pleine de foutre à lui faire bouffer à son retour. Mais la plupart du temps j'avais été trop flemmarde pour préparer le souper.



Écoute, ne le prends surtout pas mal, mais tu pourrais nous laisser seuls un moment, ton pénis et moi ?



D'abord les coliques, ensuite les caries, l'acné, varices, exéma, fractures, furoncles, nécroses, cancers, puis enfin les asticots. Comment un corps peut-il être objet de désir ?



L'autobus est rempli de filles drôlement délurées. J'ai l'air bien vieille en comparaison de ces petites garces, mais je me console en me disant que je possède un sens de la saloperie que nombre de ces gamines ne connaîtra jamais.



— Et puis ? Où vas-tu aller ? me demanda-t-elle en s'approchant de la fenêtre et en déboutonnant sa blouse.

Je regardai sa réflexion sur le verre, la fine dentelle qui soutenait ses seins et les lumières de minuit de la ville à nos pieds.

— Quelque part loin d'ici, lui répondis-je, quelque part où il n'a jamais été. Quelque part où il ne me retrouvera pas.

Je la pris par la taille et elle se pencha vers moi, sa blouse glissant sur ses bras. Elle déposa sa tête sur mon épaule et je l'embrassai tendrement. Ses lèvres étaient chaudes et douces.

— Et moi ? Est-ce que tu m'aimes ? murmura-t-elle.

Elle se redressa et plaça ses mains sur mes joues.

— Est-ce que tu m'aimes ? Est-ce que tu m'aimes... sans lui ?

Avant que je ne puisse répondre, elle m'embrassa, un peut trop fort, avec une passion qu'on aurait pu confondre avec du désespoir. Elle s'ouvrit comme une fleur, délicate et fragile, et pressa son corps contre le mien.

— Ne dis rien... ne dis rien... soupira-t-elle, les yeux clos, une larme coulant sur sa joue.



« Punis-moi » suppliait-elle. Je l'ai donc contraint de lire à haute voix

les lettres d'amour que je destinais à sa jeune sœur.



Souriants, affables, les hommes se parlent des trucs habituels qui les passionnent –politique, sport, météo – comme si je n'étais pas nue sur la table, engluée de leur foutre.



Il ne voulait pas qu'un autre homme se joigne à nous, mais à l'entendre crier comme une femelle amoureuse sous son étreinte virile, je crois qu'il ne regrette pas trop.



La fable de l'homme à femmes affable.



Elle se plaint depuis des semaines devant le miroir. Elle se trouve moche, elle n'aime pas ses fesses, exhibe sous mon nez une culotte de cheval imaginaire, me dit qu'elle n'est plus d'un amas de capitons et de vergetures.

En désespoir de cause, je l'amène dans ce parc où, la nuit, des satyres aux sens enflammés hurlent à la lune et copulent entre eux dans les fourrés à défaut de pouvoir s'offrir la chair douce et rosée d'une femme complaisante. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils se ruent sur elle, ils réduisent ses vêtements en charpie, la baisent, la traitent comme une chose et surtout l'enculent à répétition, vénèrent son cul et y reviennent sans cesse, jusqu'à la barre du jour, jusqu'à ce que les heures abolissent les sexes, abolissent les êtres, les transformant en magma sublime de chairs indifférenciées.

Rien ne sera plus comme avant: son cul est devenu le centre de

gravité de l'univers.



Au beau milieu de la nuit, assise sur la cuvette, pieds nus sur le carrelage glacial, pisser en écoutant la voisine hurler de plaisir.



On serait tenté de croire qu'il est impossible de se branler avec ironie, mais croyez-moi, elle arrive à le faire.



Elle fait semblant d'avoir un machin bluetooth pour parler toute seule à très haute voix et ainsi lancer impunément des obscénités aux honnêtes gens.



Endormie, nue sur le fauteuil, la main droite pudiquement posée sur le pubis. Il fait un peu froid, je la couvre, me brosse les dents et vais me coucher.



Devant moi, il se « finit à la main ». Il y va si fort, avec tant de hargne, que j'ai cru qu'il allait s'arracher le sexe.



Je suis une frénétique du rêve érotique. Je crois avoir baisé en rêve avec tous ceux que j'ai croisés dans ma vie – même le cadavre de mon colocataire que j'ai retrouvé pendu.



Soudée à mon sexe comme une lamproie, elle aspire mon plaisir, se repait de mes spasmes, dévore ma chair et mon âme qui se liquéfient.



Au *shower* du bébé : « J'ai réussi à la convaincre lorsque je lui ai expliqué que certains hommes paient très cher pour sauter des femmes enceintes. »



Un rêve (encore). Son sexe, comme celui d'un chien, luisant, rouge sang, strié de veines sombres, éjacule continûment. Je déborde de partout.



Je ferai de toi un haïku – bref, intense et jouissif sous ma langue.



« Alors chérie, tu as aimé ? » Pourquoi s'inquiète-t-il toujours de sa performance après avoir éjaculé et non avant, lorsque ça compte vraiment ?



Nous n'avons pas nos jouets, il faut donc improviser. Une corde, une chandelle, une brosse à dents qui vibre... et moi qui ne suis pas bricoleuse pour un sou.



Elle revient à la maison après une soirée où elle s'est apparemment fait baiser de mille manières. Elle me dit : « ça me coule à l'intérieur des cuisses » en déposant son sac sur la table. Plus tard, elle a pris un bain

et me rejoint au lit, pimpante.

— Ça fait du bien... me dit-elle en m'embrassant dans le cou.

Je ne sais pas exactement de quoi elle parle.



Dès qu'elle commence à le sucer, il est saisi d'une telle expression de stupeur qu'on dirait qu'il a soudainement compris le sens de la vie.



Orgasme : à l'oreille, la satisfaction ressemble beaucoup au désespoir.



Elle a cette hypocrite pudeur qui consiste non pas à dissimuler ses sentiments envers moi, mais à me laisser croire qu'elle en a.



Une culotte en coton rendue translucide à force d'être léchée où l'on peut apercevoir des poils follets et une chair tourmentée.



— *So you can make me come. That doesn't make you Jesus.*

— Hein ?

— « Ce n'est pas parce que tu arrives à me faire jouir que tu es le messie. » C'est ce que chante Tori Amos à la radio.

— Ah, Tori Amos... ça ne nous rajeunit pas.

— Elle a raison.

— Quoi?

— Toi, chaque fois tu arrives à me faire jouir, je suis sûre que tu penses que... que c'est quelque chose d'incroyablement important, de fondamental, sur lequel je devrais centrer ma vie.

— Je...

— Ce que je veux dire, c'est que le sexe avec toi, c'est bien – c'est très bien, même – mais combien penses-tu que je te dois vraiment pour un orgasme?

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Je peux te faire jouir, moi aussi. Est-ce que tu penses que tu me dois ta vie, ton corps et ton âme juste parce que j'arrive à te faire venir? Comme si c'était la chose la plus extraordinaire du monde?

— Ben...

— Alors?

— Euh... oui, justement. C'est ce que je pense. Pour vrai.



Quand le cœur chavire, aucune demande n'est trop obscène.



« Tu ne devrais jamais dormir sur le ventre », me dit-il. « Sur le ventre on encule volontiers, ça rend l'amour contre-nature presque naturel. »



Comme elle, j'aspire à une vie d'amour et de paix, éternellement enlacés. Comme moi, elle craint qu'on se lasse et redoute l'ennui.



Elle a de drôles de superstitions. Par exemple, elle croit que se laver la chatte à l'eau froide après s'être masturbée protège des démons.



L'heure du conte, au lit : « Elle était nue, dans les bois, attachée à un arbre. Arrivent les méchants... »

Entre les draps, elle frissonne de peur et de joie comme une gamine.



J'avais prévu de me coucher, me branler et dormir, mais il a fallu que ma muse, cette salope, me pousse encore à écrire des horreurs.



Elle relève la tête et sur son oreille, un fin filet de sperme un peu glaireux, une coquetterie offerte par son dernier amant.



Elle a des seins comme des yeux, ceux d'une bête de chair tapie dans les remous noirs de la chambre. Ils sont le miroir de son âme dépravée.



Le fantôme du hammam – Évanescence dans la vapeur, elle s'insinue, défait le nœud des serviettes et disparaît quand les cuisses et des joues sont barbouillées de cyprine.



Elle ne sourit pas ; ce sont les ombres qui lacèrent ses joues. Elle ne pleure pas ; c'est le foutre de ses amants qui coule sur ses tempes.



J'examine et apprécie chaque courbe, chaque ourlet, chaque pigment, chaque ridicule. Avec son corps, je joue à l'esthète comme d'autres au docteur.



Dès que je pose le pied sur le trottoir, je me prépare mentalement à jouer. À la base, le principe du jeu est simple : le premier homme que je croise, je le suce. Le second me baise et le troisième m'encule. Quant aux femmes, la première me fait minette, je lèche la deuxième et je prends la troisième avec mon gode ceinture.

Selon les règles strictes que je me suis imposées, j'ai le choix de commencer le jeu quand bon me plaît, mais je dois ensuite en assumer les suites : même si le second ou le troisième soit laid, vieux, puant et repoussant, je dois quand même les laisser me fourgonner. Idem pour la deuxième, que je dois gamahucher même si je soupçonne que ça chatte empeste le hareng saur défraîchi. C'est un sale jeu, va sans dire, mais je dois boire la coupe jusqu'à la lie, c'est une question d'honneur. S'il s'agit d'un groupe, la lecture se fait de gauche à droite. S'il y a ambiguïté de sexe chez un individu, comme cela arrive fréquemment, il/elle est valable pour les options orales et pour le gode ceinture, mais s'il/elle tombe sur « baise-moi » ou « encule-moi », il/elle passe son tour. Les enfants et les chiens sont exclus d'office, mais il m'est arrivé – à ma très grande honte – de faire entorse à ce règlement.

Le jeu se termine lorsque, de retour à la maison, je referme la porte derrière moi, la chair à vif et les nerfs tendus comme les cordes d'un violon.



Elle n'arrête pas de me demander d'être plus ardente. Pourtant, mon manque d'entrain participe de son excitation.



« Chaque fois qu'il me fait des compliments sur ma ligne, mon charme et mon sourire, je finis attachée sur un matelas sale, les vêtements lacérés au cutter. »



Elle n'a pas conscience du caractère fortuit de sa beauté; c'est souvent la lumière ambiante, sa posture, sa nudité totale ou partielle, les paroles qu'elle prononce, l'humidité de son sexe qui causent mon émoi.



Elle finit toujours par casser mes jouets.



Invitée dans une de leurs soirées de boys, j'ai pu enfin comprendre pourquoi ses copains le surnomment « Pinocol ».



Premier degré : « Vos yeux sont d'un bleu adorable. » Deuxième degré : « Soyons amis. » Troisième degré : « J'aimerais jouir sur votre bouche. »



Dans leur habitat naturel, la cougar et le bear ne s'accouplent jamais. Il faudrait essayer en captivité.



Cheveux mouillés, plaqués sur le front, et chair de poule sur les seins.



Chaque fois que je vois un beau jeune homme portant une casquette crasseuse, je me dis que ses sous-vêtements doivent être dans le même état.



« La poésie, c'est ça. C'est toi » me dit-il avec tendresse, après avoir couvert mes joues de foutre.



Sur Craigslist, j'avais pris contact avec une infirmière qui travaillait de nuit dans une maison de vieux. Elle me raconta que lorsque ses pensionnaires dorment, elle reçoit discrètement des hommes dans son poste de soins. La plupart du temps, elle les suçait et recueillait leur foutre dans un grand bécet ; elle en buvait le contenu pour épater l'un deux, qui venait la visiter chaque vendredi, tard dans la nuit.

Ne voulant pas manquer un truc pareil, je voulus immédiatement aller la rejoindre. Elle m'indiqua que lorsqu'elle n'était pas occupée, elle dormait dans une chambre de la résidence. Mais arrivée sur place, dans chaque chambre que je visitai, sous chaque drap que je soulevai, je ne trouvais qu'une horrible vieille ou un cadavre.



La première chose que j'ai apprise avec elle est qu'il faut laisser juste assez de corde pour qu'elle puisse se débattre avec grâce.



« Au bar, le barista...ils se tâte... »



Je me demande quelle salope, quelle invertie hystérique, quelle catin dégénérée un graphologue découvrirait à la lecture de mon carnet.



Après que son amant eut éjaculé sur ses seins, elle me rejoint dans la chambre et vient me les frotter au visage, pour que leur odeur fauve me réveille et que je la lèche encore.



À la blague, je lui dis que je vais lui tremper la bite dans mon verre de lait et le déguster comme un biscotti bien ramolli. Hélas, ça ne fonctionne pas du tout : il se met à bander presque immédiatement.



À l'aube, dans l'air frais du matin, les orifices qui débordent et qui coulent, saturée de sexe, pleine, vivante.



Ses draps sont défraîchis et il n'a pas fait le ménage, mais j'ai à peine le temps de m'en apercevoir ; j'ai le visage enfoncé dans l'oreiller et il bourre mon cul sans ménageant.



La piscine est bondée. Il est visiblement bandé dans son maillot de

bain de lycra et ça ne semble pas le déranger le moins du monde.



Vêtue, elle avait encore du pouvoir. Nue, elle n'a plus rien, on se moque d'elle, elle n'a plus qu'à s'enfuir – la nuit est froide, je frissonne pour elle.



À la table d'à côté, la vieille dame lit à son mari les petites annonces d'*escort girls* dans le journal en les commentant sur un ton scandalisé.

— Dix-huit ans ! Tu te rends compte ? Si c'est pas malheureux... « Je suce, je fais tout »... écoute celle-là : « Viens me baiser, puis encule ma sœur »... Tu te rends compte ? Dans le même journal que les bonnes sœurs nous laissaient lire à l'École des arts ménagers ! Oh ! Et celle-ci : « Douche dorée et visite des îles grecques »... De quelle saleté parlent-elles, tu crois? »

Les vieux est écarlate, muet et voudrait visiblement être ailleurs.



« Dans ce cas, je vais faire la putain », dit-elle sur un ton bravache – en réalité, elle ne veut que quitter son job et rester à la maison.



Elle est étendue sur le ventre, la bretelle du haut de son bikini détachée. Sur sa cuisse rougie, la forme blanche d'une main large, masculine.



« Bien sûr que j'ai l'air sage, comme ça, mais attends de voir mon cul... »



Ma bouche – pour mordre. Mon poing – pour fouiller ton fondement. Mon épaule – pour essuyer tes larmes.



Je n'ai jamais compris cette fascination collective envers les vampires jusqu'à ce qu'elle me demande de la mordre.



Elle est assise dans l'escalier menant à son sous-sol et contemple, sourire aux lèvres et doigt à la chatte, les mâles qui s'embrochent dans la pénombre. Elle soupire de contentement – de satisfaction propriétaire.



Les réunions se multiplient, les décolletés sont de moins en moins discrets et les talons deviennent vertigineux. Depuis que je dois avec elle réaliser ce projet, elle fait tout pour stimuler mon esprit d'équipe.



Je sais pourquoi on représente toujours les fantômes avec un drap blanc : chaque fois que je rêve de toi, j'ouvre les yeux et le lit est vide.



Chair congestionnée rencontre chair humectée.



La sexualité est par essence répétitive. Écrire des textes érotiques, c'est se répéter de façon toujours nouvelle.



Fou d'amour, il avait planifié sa demande en mariage dans les moindres détails et s'y préparait depuis plusieurs semaines. Il avait lu dans un des magazines féminins de sa chérie que le romantisme offre la garantie du bonheur conjugal et la clé de la sérénité domestique perpétuelle. Il l'attendait donc ce soir-là avec des roses et une bague à diamant dans le restaurant le plus chic de la ville en compagnie d'un violoniste jouant les *Caprices* de Paganini et d'une bouteille de bourgogne hors de prix.

Pendant ce temps, la fiancée qui s'ignore était au motel et se faisait sodomiser pour la première fois par un parfait inconnu qui arborait sur son crâne et sa bite des tatouages de serpents et de lézards, pendant que sa femme, percée comme un hérisson, se doigtait en contemplant la scène tout en proférant des insultes qui auraient fait rougir un charretier. Certes, c'était un peu douloureux, mais en gros elle prenait son pied.



Tant que queues sucées... Je suis noyée, imbibée de foutre. J'ai l'impression de suinter le sperme par les pores de la peau.



J'aime les filles bien rondes, toutes ces boules de chair voluptueuses et cette peau striée, tendue. Quant à moi, je suis sèche et osseuse; je me demande comment pourrais-je inspirer à quiconque la moindre pensée lascive.



Irrumare. Pedicare. Futuere. Je connais tous les mots lestes en latin; laisse-moi être ta *canis lupus familiaris*.



Beauté florissante – ses cuisses émergeant de son corset, appelant la caresse, l'étreinte.



« Ne m'étreins pas trop fort. Les épines sous ma peau vont me transpercer... et toi aussi. »



Nos deux corps, unis par la passion, soudés, indiscernables : anastomose.



Mords-moi quand tu jouiras, enfonce tes dents et ta queue au plus profond, donne-moi le blanc et prends le rouge.



Le lit défait et l'amour fait – avec frénésie, désespoir et la conviction intime que tout est perdu d'avance.



Les joues rougies par l'alcool, ensuite par la passion et le lendemain, par les larmes amères des adieux.



Je viens de l'initier au « rodéo tex-mex » : je croque des jalapeños, puis je lèche sa chatte en esquivant ses ruades.



Fiançailles : quand je suis seule et je me masturbe, je rêve que je te demande ta main.



Il a déposé son énorme chibre sur mon ventre puis c'est vidé complètement, comme une piscine gonflable qui fuit.



La bouche pleine et prête à exploser. (En réalité, j'ai avalé son foutre depuis longtemps – je ne fais que m'amuser à ses dépends en jouant les mijaurées.)



Comme une naufragée sur le radeau de *La Méduse*, ma soif inassouvie me pousse à boire l'eau salée de son désir.



Comme Démosthène, j'ai parlé toute la semaine avec des cailloux dans la bouche. Ouvre tes cuisses, ma langue est fin prête pour toi.



Agenouillée sur le gravier, je le suce du mieux que je peux et lui, ne cesse de papoter pendant la pipe, me parle de trackball et de joystick.



Je la regarde sucer goulûment une pine, comme un sucre d'orge. « Hmm... ça a l'air bon ce que tu manges », lui dis-je d'une voix flûtée.



Du pouce et de l'index, entrouvrir délicatement ses nymphes comme

on le ferait avec un rideau de scène avant la représentation, morte de trac.



Soixante-neuf orgasmes en soixante-douze heures. Mon royaume pour un édredon et un sac de glace!



J'ai rêvé que je promenais une naine en laisse dans un parc. Elle se faisait sauter par des nains et leurs propriétaires, confus, s'excusaient.



Queue ramollie et gluante. Poitrine zébrée de longues estafilades. Épaules et cou arborant quelques morsures : traces de mon passage.



Un jour, peut-être, finira-t-il par découvrir mon clitoris secret, celui caché sur la peau entre mes orteils et qui attend la caresse de sa langue.



Contente toi de me baiser éperdument – peut-être plus tard je te dirai si c'est l'amour que nous avons fait.



« Tu ferais un très mauvais médecin, tu n'arriverais jamais à prendre mon pouls ; mon cœur n'est pas entre mes cuisses. »



Langue trop courte, vaine – son ventre est lisse et se soustrait, en soupirant d'ennui.



Tu es si fier de ton dard, de ton aiguillon, mais en réalité, tu n'es qu'une écharde enfoncée dans ma chair : je t'ai dans la peau.



Je regarde les petites gouttes sur sa peau se joindre pour créer de petits ruisseaux de sueur. C'est encore mieux qu'une fenêtre, un jour de pluie.



Tous ces organes qui fonctionnent en silence, en secret, que je dois nourrir, entretenir dans l'unique but de te les offrir pour ton bon plaisir.



Maigre et sèche, je n'ai pas de seins, mais petits muscles trop durs. Voilà pourquoi je consacre tant d'efforts à être sensuelle.



À la manif, je crie « Fuck la police » en zieutant l'agente toute menue et mignonne pour qui j'exposerais volontiers mon flanc à sa matraque.



— Je pensais à quelque chose de vraiment différent.

— Quelque chose de vraiment différent ? Attention de ne pas aller là où je ne pourrais te suivre...

— Et bien, je...

— Tu veux... me la mettre, n'est-ce pas ? Tu veux me la mettre sournoisement, à un endroit... inconvenant...

— Sournoisement ?

— Oui ! Tu as quelque chose de coquin en tête. Non : quelque chose de pervers. J'ai raison ?

— Peut-être. C'est quelque chose que tu aimerais, j'en suis sûr. Mais quelque chose de sournois ? Non, vraiment pas.

— Je te vois venir. Tu penses peut-être que je suis naïve, mais je te connais mieux que tu ne le crois. D'habitude, tu ne t'embarrasses pas avec les détails ; tu t'exécutes ou, du moins, tu essaies. Pourquoi toutes ces manières, ce soir ?

— Je pensais seulement que...

— Tu pensais croche, ça, c'est certain. Mais vas-y, continue. Dis-moi tout.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Ça ne l'est sûrement pas. Allez, crache le morceau.

— Tu te souviens ce que tu m'avais raconté, l'autre soir ? Tu en tremblais seulement d'en parler et ensuite tu étais si... détrempée...

— Ce que je t'ai dit au sujet de...

— Tu te rappelles ce que tu m'avais dit ? Et bien, regarde derrière la porte.

— Non, c'est impossible. Je... oohh...



Comment rester stoïque lorsque le client qui vous apporte un texte à réviser ne cesse de dire «Nos verges» plutôt que «Norvège»?



Nous nous adonnons tous un jour ou l'autre à la chasteté, même au cœur de la pire débauche; cette chasteté qui correspond à la renonciation du désir, à ce lâche réalisme qui nous empêche de produire le réel.



– Passe-moi le flousteneur, Anne.

Ledit flousteneur est un étrange outil métallique, avec une multitude de lumières clignotantes et de longs câbles informatiques qui le relient au plafond. Tout près de moi, les cheveux tirés vers l'arrière et retenus par l'élastique de ses lunettes de sécurité, elle manipule un petit fer à souder et trace un labyrinthe de sillons sur l'immense cylindre cuivré installé sur la table, devant nous.

Je me rends compte soudainement que je n'ai aucune idée de ce que nous faisons et surtout de ce que je suis censée faire. Après lui avoir donné le flousteneur, je pose mes mains sur le cylindre. Il est chaud, sa texture est étrangement soyeuse et je sens comme une pulsation à sa surface.

Elle mord sa lèvre inférieure, puis soupire en maugréant. Elle semble vraiment contrariée. Mais ce n'est qu'au moment où je m'aperçois qu'à part les lunettes, nous sommes toutes deux nues comme au premier jour, ce n'est qu'à ce moment précis que je comprends finalement que le cylindre est, de toute évidence, un pénis géant.

« Quel soulagement ! » me dis-je tout juste avant de m'éveiller.



Lorsqu'elle marche, ses genoux se touchent – et ça suffit pour la rendre émouvante, désirable.



J'ai déjà couché avec la mariée, elle est à voile et à vapeur – même aujourd'hui, devant l'autel : elle porte un voile et a ses vapeurs.



Sur le parquet, ils s'enculent devant moi comme des chiens. Comme des chiens qui imitent les hommes.



Une grosse fille avec un cul monumental, vêtue seulement d'une toute petite camisole et d'énormes chaussures.



Je m'éveille, le visage taché de sperme séchée. Elle est au dessus de moi et me dévisage. « Mais... qu'est-ce qu'ils ont fait à ta bouche ? », me dit-elle sur un ton navré.



Je ne suis peut-être pas lexicographe, mais ça ne m'empêche pas d'apprécier les roberts de la rousse.



« Ce n'est ni ma langue, ni mes doigts. Rendors-toi, mon amour. »



« Elle est d'une beauté émouvante, inoubliable. » (En réalité, on oublie très vite.)



Quand finalement elle se lève : pantalon transparent, string blanc – parfait. Quelques secondes de grâce.



Elle est hypochondriaque, obsédée sexuelle et strictement obnubilée par le superflu.



Un cul époustouflant et un regard plein d'insolence quand elle me dépasse, pour vérifier que je la regarde – et que dire de ce sourire carnassier...



Mon nez bien enfoncé dans ta chatte et ma langue sur ton clitoris : *home sweet home*.



Infidélité : s'ils sont trop cons, troquons.



Lu sur la porte des toilettes de la bibliothèque de l'université : « J'attends encore l'intello qui saura me brouter convenablement ».



Maintenant, une pause publicitaire.

— Madame, quel est le secret de ce teint jeune et radieux ?

— Je viens de me faire baiser comme une folle... et je ne parle pas du prix des cosmétiques.



Le dernier homme qui m'a fait la cour de façon assidue était le type

qui tondait la pelouse derrière chez moi l'été dernier.



Je trouve toujours la beauté où personne ne regarde – voilà pourquoi on me dévisage d'un air surpris chaque fois que je dis « je t'aime ».



Je suis juchée sur la première marche de l'escalier, il est derrière, debout, en bas, profondément fiché en moi, immobile comme la statue du commandeur. Saillie des tendons, tension insoutenable.



Du soleil, un parc, un banc, une jupe neuve, pas de culotte et une main inconnue entre mes cuisses. Ah ! Que l'automne est chaud cette année !



Elle s'arrête, se frotte la bouche, comme pour se nettoyer. Les cuisses écartées, je la regarde sauter du lit et partir à la recherche de Listerine.



Ton clitoris est un interrupteur. Chaque fois que j'appuie, ton visage s'illumine.



Elle trouve son corps trop gros, trop empoté, trop lourd, trop lent. Pourtant, elle est si gracieuse, surtout avec ce sperme qui coule avec lenteur le long de sa cuisse.



Parfois, le toucher le plus doux, la caresse la plus légère coupe le souffle comme un coup de poing au ventre.



Dans mes rêves, rien qu'on ne peut me demander n'est trop obscène. Ce n'est qu'au réveil que le rouge vient à mon front.



Elle me laisse la regarder. Elle me laisse m'étendre près d'elle. Elle me laisse mettre ma main dans ses cheveux. Parfois, elle me laisse l'embrasser.



Comme le contentement est détestable, lorsque qu'il est synonyme d'apaisement.



« J'aurais voulu labourer la peau de ton dos de mes ongles, mais tu me rends si nerveuse que je les ai rongés... »



Elle pince ses lèvres et écarte ses cuisses.



Elle est nue, couchée sur le ventre, le cul bien relevé. Il la baise lentement, méthodiquement pendant qu'elle soupire, la tête enfouie dans l'oreiller. C'est à ce moment qu'il est frappé à la fois par l'évidence de sa condition de mortel et par sa connexion intime avec le tissu de

l'univers, une seconde à peine avant de basculer dans l'orgasme.



« Qu'as-tu en tête exactement ? »

En guise de réponse, il la contemple un instant, puis se poste derrière pour déboutonner sa blouse.



Une femme au regard absent, jambes écartées. Devant elle, des hommes en costume cravate qui font la queue pour plonger dans l'obscurité de son sexe.



Je ne veux pas une vie sexuelle plus épanouie – je veux que toute ma vie soit sexuelle.



Je n'ai jamais appris le braille et pourtant j'arrive à lire toute une histoire de stupre et de débauche sur ta peau.



« Tu ne pourras jamais deviner l'étendue de ma perversité, mais si tu veux rester avec moi, je peux te la montrer... »



Elle regarde son corps comme une chose incongrue, absurde. Elle soupèse, incrédule : « Avant, je me trouvais trop maigre, mais maintenant... Ce corps est bien trop grand pour moi, voyez, ma tête est toute petite... Tu ne crois pas que je ne vais pas rester tout le temps comme ça n'est-ce pas ? Il faut que je trouve une façon de réduire ma

taille... »

On croirait entendre Alice, après avoir abusé du champignon de la chenille qui fume le narguilé.



Couchée sur la table, elle les satisfait deux à deux, avec application. Muscles secs et os, elle s'agrippe, ils la pétrissent, la malaxent, l'embrochent comme une pièce de viande en sauce.



Au téléphone. « Le facteur vient tout juste de partir... tu veux venir goûter ? »



Je me demande comment ceux et celles qui ne sont pas obsédés sexuels arrivent à chasser la mort de leur esprit. Car je doute que la philatélie ou le scrapbooking soient aussi efficaces...



Quand j'étais jeunette, dans le premier tiroir de ma table de nuit il y avait mon journal intime. Aujourd'hui, il est rempli de piles AA.



Je suis l'alchimiste de la volupté. Quand vient le temps du Grand Œuvre, je laisse toujours le choix entre la voie sèche et la voie humide.



Gueule de bois et lapsus freudien : « Ça m'apprendra à faire la fesse toute la nuit... »



Je veux brûler ta flamme, m'y consumer pour que tu puisses enduire ton corps de mes cendres.



Nous sirotions toutes deux un latte lorsque qu'elle aperçut une de nos connaissances communes, une jeune femme toute blonde et toute menue qui nous sourit et nous salua de la main avant de quitter le café en coup de vent.

— Quand même, quelle salope... me dit-elle avec une moue dédaigneuse.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. Ça se voit dans ses yeux.

— C'est drôle que tu en parles. Pas plus tard qu'hier, Marie ne tarissait pas d'éloges à son sujet. Elle me disait à quel point elle était gentille, serviable et raisonnable, à quel point elle aurait voulu qu'Anaïs, son ex, soit comme elle...

— Pfff. On voit bien que Marie ne l'a jamais vue à genoux derrière le comptoir du bar avec la queue d'un parfait inconnu dans la bouche.

— Oh !

— Et qu'elle ne l'a jamais vue se pencher, le chemiser ouvert, devant un groupe d'adolescents, en pinçant ses mamelons et en se léchant les lèvres d'un air lubrique.

— Vraiment ?

— Elle ne l'a pas vue non plus sans sa culotte, couchée sur le dos les jambes en l'air sur le parquet, s'offrant à tous les hommes qui veulent

bien d'elle et qui rigolent en se rebraguettant après lui avoir rempli la moniche de foutre.

— Et bien ça, alors...

— Et je parie que Marie ne l'a jamais vue jouir, la bave coulant sur ses joues comme une possédée, les yeux révoltés et les jambes s'agitant dans tous les sens, un juron à la bouche et une pine enfoncée dans son cul.

— Tu as vraiment tout vu cela ? lui demandai-je, incrédule.

— Je te l'ai dit : ça se voit dans ses yeux, me répondit-elle avant d'avaler d'un trait son café refroidi.



Le réveil sonne, il essaie de se lever, mais reste accroché en moi.



« J'adore me frotter à ton redoutable sens de la répartie, mais ta cuisse dégage beaucoup plus de chaleur. »



« Comment vais-je réussir à te culbuter par surprise si tu me regardes toujours dans les yeux avec cet air enjôlé ? »



Arrive un temps où même les aphorismes obscènes les plus habiles n'arrivent plus à compenser pour des draps froids et un lit vide.



Je pose ma langue partout où il est passé, dans l'espoir que la salive

apporte l'oubli.



J'aime quand elle porte cette robe faussement innocente qui cache presque tout, comme un sourire entendu.



Encore un autre souffle au creux de mon cou et je suis tienne pour toujours – du moins, pour la nuit.



Chaque soir, je me couche sur le ventre, le popotin bien relevé, et offre ma cible à la flèche de cupidon.



Plaisir newtonien – Peau contre peau, sexe contre sexe, notre collision est rigoureusement inélastique.



Couchée sur le carrelage, ma salive sur son ventre, terriblement nue et absente. Pas mal, pour un lundi matin.



Il tente de déchiffrer les traces de foutre sur mon ventre comme un haruspice penché sur les entrailles fumantes de la bête sacrifiée.



Foudrorgasmique? Cataclysmoclimax? Jouissocalypse? Voluptrance? J'ai besoin d'un nouveau mot pour qualifier le plaisir que tu me donnes.



J'empoigne un objet et l'enfonce dans sa chatte. « Chandelle » déclare-t-elle après un moment de réflexion – elle gagne toujours à ce jeu.



Ton minou et ta raie sont un minaret et j'entends le muezzin appeler à la prière.



Il a tressé une laisse avec ses mots et maintenant qu'il me l'a passée autour du cou, il peut faire de moi tout ce qu'il veut.



Il m'a acheté des draps noirs, pour que nous puissions mieux voir les reliefs de notre amour.



Un... deux... trois... quatre... Combien de coups de langue suffisent à la réveiller le matin?



Il fait froid dehors. De retour au lit, j'enfouis mon nez où c'est chaud et humide. Au début, elle crie. Mais plus tard... elle crie, aussi.



« Ma langue et ma queue se disputent la première visite dans ta chatte... » Pourtant, c'est la seconde venue qui rafle tout, non ?



Ce n'est que lorsqu'elle dort que je lui raconte mes secrets les plus pervers, les plus inavouables, car je sais ainsi qu'elle ne les répétera pas.



Parfois, j'aime me sentir comme un bout de viande, comme un morceau de carne qu'il ficelle et pétrit avec ses larges doigts de charcutier.



Elle, béante, se caresse avec grâce, soupire, chantonne, sursaute un peu. Elle a gardé ses socquettes blanches. Lui, béat, l'encule en ahanant. Il a gardé son manteau et ses bottes.



« Tu me fais tant jouir que ça me fout la migraine. Alors pas ce soir, chérie, je ne veux pas avoir mal à la tête. »



Ils sont septuagénaires et je n'arrive pas à détourner le regard de leurs étreintes : trou hoquetant, cheveux épars, vertèbres et côtes saillantes, cul et ventres moulus dans une baise sans fin, cadavres en sursis s'entrechoquant et remuant leur carne livide.



Menue, fragile, ses sous-vêtements noirs incrustés dans la chair (mais elle est paradoxalement tout orgueil, cambrée, gonflée, assise sur un banc face à la mer avec la plaie, le froid, inatteignable).



Tu tiens ma tête entre tes cuisses comme la barre d'un navire qui tangue dans la tempête.



Érosion : l'usure de la solitude qui a fini par m'exciser et les larmes qui ont creusé des sillons sur mes joues.



Une goutte de foutre accrochée à la lèvre qui tombe sur un sein, puis sur le ventre et zigzague, comme si elle cherchait à se rendre à la maison.



J'aime tellement être en dessous de toi que j'espère être enterrée la première dans notre sépulture commune.



Avez-vous déjà baisé la fille de votre banquier avec un gode ceinture dans un train en marche avec ses chevilles croisées derrière votre dos et ses cheveux roux et sa peau laiteuse irlandaise s'emmêlant autour de vous alors que les ombres des poteaux téléphoniques vous fouettent à un rythme implacable?



La luxure pénètre et l'amour sature. La luxure me met en appétit et l'amour me nourrit. La luxure me fait crier et l'amour me fait pleurer.

L'amour passe et abandonne. La luxure s'absente, mais revient toujours.



J'aime écrire des mots scabreux autour de son cou avec ma salive.



« Chaque fois que je baise dans la douche, je ne fais que regarder tout le mildiou et du coup, je fais tintin. »



Ses yeux étaient brun chocolat, mais ce sont eux qui dévoraient.



— Je veux tout voir, tout connaître de toi.

— D'accord. J'espère que tu aimes les acrochordons et les démons fornicateurs.



Être nu sous un drap, dans un lit qui n'est pas le sien, c'est être terriblement vulnérable. Il gît, les yeux fermés, et essaie de ne pas trembler. Il l'écoute se déplacer dans la chambre et ouvrir des bouches, il entend le crissement de ses bas qui frottent l'un contre l'autre entre ses cuisses, le bruissement léger de ses vêtements.

Quand il ouvre les yeux, elle est là, debout à côté du lit, au-dessus de lui, majestueuse dans la lumière pâle, tout sourire, la seringue à la main.

«Ça ne fera pas trop mal» dit-elle. Il essaie de l'imaginer à sa place, nue sous ce drap, mais ça ne colle tout simplement pas: son rouge à lèvres est trop rouge, trop parfaitement appliquée.

Elle se penche et touche son épaule.



La beauté est dans les yeux de celui qui regarde. Et son amour coulisse délicieusement dans mon fondement.



Mon clavier n'a plus de lettres, que des touches noires couvertes par la fine couche salée que laisse la cyprine en séchant. C'est probablement à cela qu'on reconnaît une écrivaine érotique.



Quand j'avais cinq ans, je voulais marier Tony, le tigre des *Frosted Flakes*. Moralité : un petit déjeuner équilibré est essentiel pour la cougar en devenir.



Les désirs enfouis au plus profond de moi-même sont épidermiques.



Nez contre nez. Seins contre seins. Orteils entremêlés. Regards qui s'entrecroisent. Inextricables comme un ischiopage.



Si au lit je pousse ta tête vers le bas, c'est simplement pour m'assurer que tu ne vas pas t'envoler au vent.



« Si tu cesses de fumer, il y aura mois de brûlures sur ma moquette... et je te promets plein de brûlures de moquette. »



« Ne sois pas si égocentrique. Le rouge de la paume de ta main n'a

pas plus d'importance que celui de mes fesses. »



La première fois, j'en ai eu le souffle coupé. Depuis, je pratique l'apnée comme sport de plongée chaque fois qu'elle écarte les cuisses.



Elle croit qu'au moment de l'orgasme on la délivrera enfin, alors elle accepte ce rut laborieux, leurs exigences incongrues. Hélas, ils retournent toujours à leur travail au dernier moment, ils ne concluent jamais. Elle n'aurait jamais dû accepter d'être enchaînée à ce photocopieur de location – pourtant, devenir une fourniture de bureau lui avait semblé à priori une excellente façon de boucler ses fins de mois.



Le temps n'est pas notre allié. Gorge-toi de ma chair, fais-la palpiter, avant que ne le fassent les asticots.



Une bouche insatiable au milieu d'un visage impassible, posé sur un corps au bord de la déchirure.



Ses jambes nouées autour de mon cou, pour m'empêcher de fuir sous la pluie battante.



Nos esprits sont deux univers incommensurables, étrangers l'un à l'autre, qui n'ont pour point de jonction que quelques centimètres

carrés d'épiderme.



« Maintenant, regardez et apprenez. »

La démonstration fut certes aussi exhaustive qu'instructive, mais je ne pus m'empêcher, comme à la petite école, de regarder distraitement par la fenêtre en laissant mon esprit vagabonder.



Qu'importe l'horreur du jour si la nuit je retrouve des muqueuses amoureuses.



Dès que je sens du sperme sur ma peau, je ne peux m'empêcher de l'étaler du bout des doigts avec un plaisir vif qui me rappelle celui que j'éprouvais quand, classe de maternelle, je trempais mes mains dans la gouache fraîche pour tracer sur le papier des courbes apaisantes.



« J'ai peut-être quinze ans de plus qu'elle, mais son âme a trois fois mon âge. Si ça se trouve, c'est moi qui se donne à une femme d'expérience. »



La violence du désir peut être une source de sérénité. Donne-moi ta chair en sacrifice, je lécherai longuement tes plaies après t'avoir mordue.



Toujours les mêmes dilemmes: je mets une culotte ou je reste le cul

nu sous ma jupe ? Je lui pisse sur le visage au lit ou dans la baignoire ?



Je m'approche toujours un peu plus de toi, sans jamais arriver à te faire mettre ta langue entre mes cuisses. C'est le paradoxe de Zénon.



Je te désacralise, je te profane et t'outrage en invoquant ton nom en vain. C'est ma façon de t'adorer et de te prouver toute ma dévotion.



Après avoir longuement léché, la tentation est toujours forte de mordre lorsque ça se met à couler – et je ne parle pas ici de crème glacée.



Laisse-moi pousser autour de toi comme une vigne et je te laisserai pousser en moi comme une racine.



Quand je te vois sortant de la douche, tout nu, tout parfumé et tout propre, toutes sortes de saletés me viennent à l'esprit.



Point d'interrogation: une langue sinueuse qui effleure mon bouton. Ensuite : plein d'exclamations.



À quoi sert une fesse si elle n'est pas assez large pour servir de canevas à la silhouette écarlate de ma main ?



Si parfois au bureau j'arrondis la bouche, ce n'est pas parce que la réunion me fait bâiller, mais bien parce que je repense à ta chair sur mon palais.



« Je veux que tu me laisses de ces marques qui ne s'effacent jamais, celles qui zèbrent le corps de l'intérieur. »



Je crois que je vais fonder un club de tricot lesbien. Comme ça, j'aurai toujours une pelote sous la main.



« Peut-être est-ce l'ovulation qui parle, mais t'as de beaux yeux, tu sais ? »



« C'est tellement *hot* lorsque nous sommes ensemble que je crois que nous sommes en train d'écrire une nouvelle définition du mot thermocouple. »



Libations : agite ton goupillon et asperge mon bénitier.



Donne-moi ton corps et ton esprit. Abandonne-moi tes rêves et tes désirs. En échange, je t'écrirai de jolies phrases, de temps à autre.



Je préfère l'enthousiasme à la précision, la vigueur à la rigueur.



Il est stupidement viril, debout dans son salon rempli de bêtes empaillées qu'il a soigneusement abattues, mais je l'embouche quand même sans sourciller.



Elle lit Palahniuk dans le métro et utilise un petit serpent en plastique en guise de signet. Je suis déjà en amour.



Ils sont tous là, dans le salon, avec leurs visages impassibles, leurs smokings impeccables et la main qui remue, dessous. Je commence à croire que les mondanités ont leur charme.



Dans mon rêve, je m'étais dévêtue pour grimper au plus grand arbre du jardin – un arbre à bites majestueux, au port délicat rappelant celui du saule pleureur. Mes cuisses nues embrassaient l'écorce lisse et humide, laissant des traînées baveuses de cyprine qui couraient pour aller se perdre et s'absorber dans la mousse. Tout en haut, mais encore protégée par l'ombre des feuilles, je me suis mise à cheval sur une fourche écartée en balançant mes pieds dans le vide. Le pollen chatouillait mes narines; autour de moi, les fruits balançaient lourdement sous le vent. Je tendis la main vers eux : ils étaient denses et fermes, et les plus mûrs s'animaient, s'érigeaient lentement sous mes doigts. L'un d'eux se présenta à mon visage alors qu'un autre s'insinua avec délicatesse entre mes cuisses, alors je serrai mes jambes et appliquai amoureusement mes lèvres à la hampe gorgée de jus. Je me

trouvai bien vite prise de toutes parts, de longs rameaux enroulés autour des poignets, des chevilles et de la taille, les fleurs chatouillant ma peau et chaque orifice doucement fouillé par ces priapes frais et sucrés.

À mon réveil, j'avais les lèvres et l'intérieur des cuisses couvertes de miel.



Le visage fouetté par les embruns salins de son plaisir, je m'accroche à son sexe comme une naufragée sur le point de se noyer.



Bouche, con, cul. Si mystérieux, si différents, si difficiles à contenter. Ils forment la trinité à qui j'adresse toutes mes prières.



Deux filles assises sur le carré de pelouse devant le gaz bar, l'une avec une cigarette entre les lèvres, l'autre avec le cœur sur le point d'exploser.



« Il la baisait, je te jure qu'il la baisait, devant moi, en me regardant, même. Et moi, tout ce que j'ai trouvé à faire, c'est de sourire en tordant mes mains comme une idiote. »



— Je peux inviter une amie ?

— Pour une fois qu'on a l'appartement à nous seuls, j'aurais pensé qu'on aurait pu... en profiter.

— Tu vas l'aimer.

— Elle est comment ?

— Elle est grande, gentille et douce. Elle a les cheveux très courts et aime porter des chemises à carreaux.

— Ça ne me semble pas très prometteur. Je vais pouvoir la baiser ?

— Non. Elle n'aime pas les hommes.

— Dans ce cas, qu'est-ce que j'y gagne ?

— Bien... je vais la déshabiller, lui lécher la fente et lui enfoncer mon gode préféré, tu sais, le mauve que j'ai toujours dans mon sac... elle va mouiller, c'est certain, elle mouille toujours un jour d'avril, alors je vais boire à sa source, sans même laisser une seule perle de rosée sur le poil de sa chatte. Quand elle sera enfin satisfaite, elle déchirera mes vêtements, me ligotera sur le lit et t'invitera à m'enfiler pendant qu'elle s'assoira sur mon visage.

— Fuck ! Tu... tu veux l'appeler maintenant ?

— Pas besoin, elle sera ici d'une minute à l'autre.



— Il n'y a pas de flamme éternelle. Le cœur le plus ardent finit toujours par s'arrêter de battre, un jour ou l'autre.

— Et je suis censée comprendre, exactement ?

— Exactement.



Quand la lumière du matin vient brûler mes yeux, je préfère toujours replonger sous les couvertures, dans la douceur de sa nuit.



Comment se fait-il que je me souviens si parfaitement d'une caresse qu'on ne m'a jamais faite ?



Si les pensées graveleuses étaient des devises échangeables, toute la haute finance me lécherait révérencieusement les orteils.



— Bonne nuit, chère anar.

— C'est exactement ça ! Je suis une chair qui narre.



Compte tenu du peu de temps dont nous disposons, je ne peux m'expliquer son silence. Nous devrions déjà être nues, en sueur et volubiles à l'heure qu'il est.



«Quel monde pourri. Un monde où la petite blonde innocente qui le jeudi soir fait mille manières avant de se décider à vous lécher la fente – la crinière ébouriffée entre vos cuisses et la langue vrillant sur votre clitoris jusqu'à ce que vous renversiez la tête et hurliez à la lune des vocalises de bonheur et de désespoir – se fait bourrer le cul de façon grandiose par votre ex le mardi suivant, avant de lui confier un ramassis de ragots et de demi-vérités comme la traîtresse qu'elle a toujours été et que vous avez été trop naïve pour le détecter. C'est décidé: j'entre au carmel.»



Quelqu'un sort de l'ombre et s'agenouiller devant elle. Elle ouvre son chemisier et offre ses seins à cette bouche anonyme. En jetant un regard sur la pièce sombre dont le sol est couvert de corps qui se tordent, elle tente de chasser le passé de son esprit. Quelque part là-bas, dans la chaleur de l'orgie, se trouvait celui qu'elle cherchait – et se complaire dans la nostalgie peut tuer la beauté du moment présent.

Des doigts tirent son pantalon, alors elle tortille des hanches pour les aider à le descendre.



Ce n'est pas parce que j'aime lécher le foutre qui coule gentiment de ta chatte que mon amour n'est pas pur et sans tache.



Calée dans un énorme fauteuil de cuir noir, des volutes de cigare flottant au-dessus de sa tête, elle écarte suffisamment ses cuisses pour me permettre de deviner la présence du gode qu'elle a soigneusement harnaché à son bassin. Vêtue d'un complet de tweed, les cheveux gominés et lissés par en arrière, elle fume et me débite son évangile en me regardant me déshabiller.

« La nature même de la fessée est la répétition – une cuisante répétition.

La crainte et l'expectative rendent chaque claque plus facile, mais aussi plus difficile. La simple promesse d'une correction peut marquer la chair plus fortement que la main.

Faire rougir les fesses est une belle et bonne chose, mais les meilleures fessées se font sentir dans la moelle des os et le grincement des dents plutôt que sur la peau.

Quand ma main souffrira de chaque impact, quand tes soupirs seront plaintifs et oppressés, quand tu soulèveras ton derrière pour

recevoir le prochain outrage, je pourrai me dire qu'enfin, nous y sommes.»

Je répondrais bien «amen» si ce n'était de ce foutu bâillon.



En fait, je reste ridiculement révoltée malgré le constat du néant.



— Tu te vantes toujours d'être perverse mais en réalité tu ne fais rien que mentir et raconter des fredaines imaginaires, me siffle-t-elle sur un ton moralisateur.

— C'est ce qu'on appelle un vice de fabrication, lui répondis-je nonchalamment.